

étoit un homme violent, ne voulut point accepter ce moyen d'accord, ni tous les autres qu'on luy proposa. Il dit hautement en plein Divan, *Que quand le Roy son Maître, les Senateurs, & la République, seroient d'avis d'accepter une simple ratification, il les empêcheroit de le faire, par le pouvoir qu'il en avoit, en qualité de Gentilhomme Polonois.* Le Vizir voyant tant de fierté, & entendant dire, que le Roy de Pologne s'étoit avancé avec une armée à Leopold, il se prepara à la guerre.

Lors que le Roy & le Senat sçurent que le Grand Seigneur se tournoit vers eux, & qu'au printems assurément ils l'auroient sur les bras en Pologne, ils furent tous, & surpris, & confondus. L'Internonce luy-même ne sçavoit où il en étoit. Trompé par les bruits qu'on faisoit courir de la revolte des Arabes, & du saccagement de la Mecque, comme aussi par les assurances, qu'on dit, que Monsieur de Nointel luy donnoit, que Sa Majesté tres-Chrétienne envoyoit cinquante Vaisseaux dans l'Archipel, il avoit toujours écrit à la République de tenir bon, & de ne se relâcher en rien, parce qu'inafailliblement le Grand Seigneur auroit bien-tôt de plusieurs côtes, de grandes guerres sur les bras.

La Pologne eust bien voulu alors n'avoir point détourné Sa Hauteffe de ses desseins d'Asie. Elle envoya un Interprète à la Porte. Cet Interprète arriva le 23 May avec huit hommes de suite, six semaines après le depart de l'Internonce : on luy assigna logis, & treize francs par jour pour sa dépense. Les lettres qu'il apportoit étoient du Grand Chancelier, adressées au Grand Vizir. Elles contenoient, *Que la Pologne étoit surprise d'apprendre, que le Grand Seigneur se preparoit à luy faire la guerre : qu'elle n'en savoit pas le sujet, & n'en avoit point donné d'occasion : que si la Porte vouloit ratifier le Traité de Kocchin, le Roy y étoit tout disposé, & qu'il enverroit un Ambassadeur Extraordinaire ; que si elle persistoit dans le dessein de luy faire la guerre, Sa Majesté étoit prête à se deffendre ; mais qu'elle protestoit que les Polonois n'étoient point les Violateurs de la Paix.* L'Interprète fut renvoyé au bout de huit jours, avec des lettres qui portoient, que la Pologne pouvoit envoyer un Ambassadeur Extraordinaire, & qu'il seroit le bien venu. Cependant l'Armée du Grand Seigneur, & le Grand Vizir à la tête, ne laissa pas de marcher vers Silistrie.

La Negociation du Chevalier Quirini n'eut rien de particulier. Il vint à Andrinople au mois de Decembre 1671, & en partit à la fin de May suivant. Il avoit ordre de faire de particulieres instances pour la liberté des prisonniers faits à la

à la guerre de Candie. Il obtint après des peines & des dépenses extrêmes, qu'on échangeeroit les vingt-huit principaux, avec autant des Turcs. L'échange se fit à Castel Tornese en Morée. Quant au reste des prisonniers, au nombre de mille ou environ, le Grand Vizir dit au Baile de Venise, que les Galères Ottomanes étoient presque sans Chiorme, & que d'en ôter mille hommes tout d'un coup, ce seroit les trop affoiblir, sur tout en un tems, où l'on en avoit tant de besoin, pour porter en Pologne, par la Mer noire, des hommes, & des munitions. Cependant il luy promit, que lors que la Campagne seroit finie, il en feroit relâcher 250, & chaque année autant, jusqu'à ce qu'ils fussent tous delivrez.

Les Venitiens font tant de dépense à la Porte, qu'on peut dire, qu'ils achètent tout ce qu'ils obtiennent, & même qu'ils l'achètent fort chèrement. Il n'y a point d'homme d'importance à la Cour, & au Divan, à qui ils ne fassent tous les ans des presens considerables. La République qui n'a point de voisin plus à craindre que le Turc, n'épargne rien pour entretenir la paix avec luy. Elle luy paye tribut de plusieurs Isles de l'Archipel, comme Zante, & Cerigo, elle souffre, elle dissimule ses caprices, ses insultes, sa tiranie, & afin de prévenir les differens, & les guerres qui naissent toujours entre de puissans Voisins, autant qu'on les peut prévenir par la sagesse de la conduite ; cette République envoie pour Ambassadeurs à Constantinople, les plus vieux, & les plus expérimentez de ses Senateurs. Les Bailes de Venise sont ordinairement des gens, qui ont été Ambassadeurs en toutes les Cours de la Chrétienté : qu'on a employez en des Traitez de paix, & de guerre, & en des Negociations : gens enfin qui n'ignorent rien de la Politique de tous les Princes du monde, & des adresses des plus habiles Ministres, dans l'art de cacher son interieur, & de découvrir celuy d'autrui. Les Bailes ont des ordres libres de dépenser, & de donner autant qu'ils jugent qu'il le faut faire. Ils demeurent ordinairement trois ans à Constantinople, & pendant ce tems là ils amassent plus de cent mille écus, du moins ils le peuvent faire ; car la République ne leur demande point de compte. Elle en use ainsi pour deux raisons. La premiere est pour balancer par le gain les peines de l'Ambassade de Constantinople, qui naissent du risque, & des fatigues du voyage, de la mauvaise humeur, & du peu de consideration des Turcs. La seconde est de recompenser covertement ces Bailes, qui souvent se sont épuipez en des Ambassades dans l'Europe.

J'ay oui dire à Monsieur *Quirini*, en des Visites que j'ay eu l'honneur de luy faire, que la Politique des Turcs passoit de beaucoup celle des Europeans : qu'elle n'étoit point renfermée en des maximes, & des regles, qu'elle consistoit toute dans le bon sens, étant toute fondée sur le bon sens, & ne se remuant que par le bon sens. Que cette Politique n'ayant ni art, ni principes, étoit comme inaccessible, & qu'il avoit de bonne foy, que la conduite du Vizir étoit un abîme pour luy, qu'il n'en pouvoit sonder le jugement, la prévoyance, la pénétration, le secret, l'artifice, & tous les détours. Il affuroit, que s'il avoit un Fils, il ne luy donneroit point d'autre école de Politique que la Cour Ottomane, où il ne se laissoit point d'admirer le Vizir, qui sans parler, sans écrire, sans se remuer beaucoup, gouvernoit un des plus puissans Empires du monde, & en étendoit les limites en plusieurs lieux.

Durant le séjour que j'ay fait à Andrinople, j'ay eu l'honneur de me trouver plusieurs fois en conversation avec cet Ambassadeur de Venise; & comme on s'entretenoit encore alors communément de la guerre de Candie, j'en appris de luy, & d'autres personnes eminentes de la Cour, bien des particularitez memorables. Voicy celles que j'ay crû les plus dignes d'être raportées.

Un des principaux Commandemens de la Loy de Mahomet, est le Pelerinage de la *Meque*, & de *Medine*. Il n'y a qu'une extrême pauvreté qui en puisse légitimement dispenser, & il est ordonné à ceux à qui la maladie, ou l'employ, ou d'autres empêchemens, ne permettent pas d'aller à ce pelerinage, de le faire faire par Procureur; c'est à dire, d'envoyer dans ces lieux de devotion, un homme exprés, qui fasse tout ce qu'on y feroit soy-même, si l'on y pouvoit aller.

Les Empereurs Ottomans s'acquittent fort exactement de ce devoir, tant pour eux, que pour leur famille. Ils envoient tous les ans des presens considerables à ces Villes, dont ils se disent par honneur *Seigneurs & Protectors*. Ces presens s'envoient quelque fois par terre, quelque fois par mer. On les chargea l'an 1644 sur un gros Gallion, qui les devoit porter au Caire. Beaucoup d'Eunuques, & diverses femmes du Serrail étoient avec les Envoyez du Grand Seigneur, pour faire le pelerinage, & il y avoit encore quantité de Passagers & de Soldats. Ce Gallion partit de Constantinople, avec plusieurs autres Voiles à qui il servoit de *Conserve*. Il fut at-

taqué

taqué proche de Rhodes par les Gallères de Malthe, & fut pris après un rude combat. Les Gallères ne le pûrent mener droit à Malthe, à cause qu'il faisoit eau de tous côtez, pour les grands coups de *Coursiers*, qu'il avoit reçûs au combat. Elles relâcherent avec peine en un Port de l'Isle de Candie. On le radouba là le mieux qu'il se pût, & l'on prit toutes les peines imaginables de le mener à Malthe, mais ce fut en vain : il alla à fond. On estimoit un million ce qu'on en avoit déchargé dans les Gallères.

La nouvelle de cette prise mit le Grand Seigneur en furie. Il menaçoit d'exterminer tous les Chrétiens qui étoient à Constantinople : les Ambassadeurs, & les Ministres étrangers comme les autres. Il en vouloit à toutes les Nations, parce, disoit-il, que les Gallères de Malthe étoient montées de Chevaliers, & de Soldats, de tous les pays de la Chrétienté.

Monsieur *Soranzo* Ambassadeur de Venise à la Porte Ottomane, recourut promptement aux Ministres du Divan. Il crût détourner seurement l'orage de dessus sa tête, & bien appaiser le Grand Seigneur, en luy faisant représenter, qu'il n'y avoit aucun Chevalier de Malthe sujet de la Republique. Les Ambassadeurs d'Angleterre, & de Hollande, firent remontrer la même chose; ainsi toute la foudre sembloit devoir tomber sur Monsieur de la Haye le Pere, lors Ambassadeur de France : & sans doute il eut senti rudement la brutalité des Turcs, & l'emportement du Grand Seigneur, si *Givan Capigi Bachy* Grand Vizir ne l'eut garanti. Ce premier Ministre, homme de tres-grand esprit, de rare mérite, & de la plus illustre naissance de Turquie, ayant eu six Grands Vizirs de sa maison. Ce Ministre, dis-je, prit la défense de l'Ambassadeur de France, des François, & de tous les Chrétiens qui étoient à Constantinople, excepté les Venitiens. Il fit entendre à Sa Hauteffe, que les Venitiens étoient les plus coupables, pour avoir permis aux Gallères de Malthe, de radouber le Gallion dans leurs Ports au lieu de l'arrêter. Il fit tourner ainsi contre la Candie toute la colère du Grand Seigneur, qui resolut d'y porter la guerre. Cette resolution fut fort secrète, & pour l'exécuter secrètement aussi, on ne fit paroître de colère que contre Malthe. Le Grand Seigneur publia la guerre contre cette petite Ile, & ordonna à la Milice de se tenir prête à la fin du mois de Mars 1645.

L'Ambassadeur de Venise n'épargna ni industrie, ni presens, pour pénétrer cette publication de guerre, & découvrir si elle étoit sincère, & ne couvroit point le dessein d'une entre-

treprise

treprise contre la Republique. L'Ambassadeur de France l'assuroit, qu'il y avoit de la dissimulation, & luy donna plusieurs fois avis, qu'on en vouloit à la Candie. Il n'en fit aucun compte, & se laissa prévenir des assurances du contraire, que le Grand Vizir luy donnoit de tems-en-tems.

L'Armée Ottomane au nombre de 80 Vaisseaux, & d'autant de Gallères, commandée par Issouf Capitan Pacha, partit de Constantinople à la fin d'Avril, fit descente en Candie, & en dix jours prit la Cannée. Ceux qui ont connu ce General disent, que c'étoit un grand Capitaine, & qu'il auroit pris l'Isle en peu de tems, si on luy eut laissé la vie, & la conduite de cette guerre. Le Grand Seigneur s'étant mis en tête, qu'Issouf avoit de grands tresors, & qu'on se pouroit passer de luy pour conquerir le reste de la Candie, le fit étrangler à Constantinople peu de jours après son retour. Sa Hauteffe perdit beaucoup à sa mort, & ne trouva point ces tresors qu'elle s'étoit imaginée. Les années suivantes la Porte renvoya d'autres Armées en Candie sous differens Generaux. Les succez qu'ils ont eus, sont trop connus pour en parler.

Ce n'est pas tant à la force de cette Isle, ou à la foiblesse des Turcs, qu'on doit imputer la longueur de cette guerre qui dura vingt quatre ans entiers, qu'aux revolutions étranges qui arriverent dans la Cour Ottomane presqu'au commencement de cette entreprise, & aux guerres qui se firent en Transilvanie, & en Hongrie, & qui durerent jusqu'à l'an 1665. Le Prince qui entreprit la conquête de la Candie étoit Ibrahim, âgé pour lors de trente deux ans, il étoit parvenu à l'Empire quatre ans auparavant, contre ses esperances, & celles de tout le monde; car il avoit été tenu en une rude prison durant le Regne d'Osman, & de Murat ses Freres, & ce dernier après avoir fait étrangler ses deux plus jeunes Freres, comme il se vit proche de sa fin, il commanda, qu'on étranglast aussi Ibrahim le seul frere qui luy restoit; mais ce cruel commandement ne fut point executé, parce que Murat n'avoit point de fils, & qu'Ibrahim étant demeuré seul de la famille Ottomane, c'étoit aussi l'unique Heritier de l'Empire. Il est donc à remarquer, que ce qui avoit porté Murat à laisser la vie à Ibrahim, & à l'ôter à ses freres, bien que plus jeunes, c'est qu'Ibrahim n'avoit point d'esprit, & que paroissant tout à fait incapable de regner, on ne pouvoit craindre de revolte en sa faveur. Dès qu'il fut sur le Trône, il s'abandonna à toutes sortes d'impuretez, & de crimes: ses débauches, ses extorsions, & ses cruautez le rendirent odieux, & insupportable

supportable à tous ses sujets. Il prenoit sans aucune distinction les biens des Mosquées, & des particuliers, & souvent il ôtoit la vie à ceux qu'il croioit riches, pour avoir plus aisément leurs biens; & tout cela pour fournir aux excessives dépenses de ses plaisirs, & au grand luxe de sa Cour. La Milice étoit mal payée. Elle se souleva pour déposer Ibrahim au mois d'Oust 1648, & pour mettre sur le Trône Mahamed son Fils ainé, âgé seulement de sept ans, & douze jours après quoy elle étrangla Ibrahim.

J'ay déjà rapporté, que dans les premieres années du Regne de Mahamed l'Etat étoit gouverné par des Femmes, & par des Eunuques qui en remplissoient, comme bon leur sembloit, les premieres Charges, & particulièrement celle de premier Ministre, jusqu'au tems qu'on la donna à *Cupirly Mahamed Pacha*, qui entreprit la guerre de Transilvanie. Son Successeur, qui étoit aussi son fils, commença celle de Hongrie, laquelle ayant été terminée par la paix l'an 1665, comme je l'ay dit, il s'attacha deux ans ensuite à cette conquête de la Candie, où il trouva une bien plus longue, & plus vigoureuse résistance qu'il n'avoit pensé.

Si la Candie eust tenu encore un hyver contre les Turcs, on ne doute point que le Grand Vizir n'eust été contraint de lever le siège, & qu'il ne fust arrivé de grands Soulevemens dans l'Empire. Les plus vieux Janissaires étoient morts à ce siège: aucun n'y vouloit plus aller: tous les Turcs murmuroient de cette guerre: ils disoient qu'on alloit faire échouer contre une roche les forces Ottomanes, par un aveuglement étonnant: le Peuple de Constantinople vouloit mettre sur le Trône un Frere du Grand Seigneur: Sa Hauteffe étoit sollicitée de faire mourir le Vizir, afin d'appaiser par ce sacrifice la colère du peuple, & de la Milice. L'un ou l'autre de ces changemens suffisoit pour faire lever le siège.

Le Grand Vizir favoit tout cela. Il étoit au desespoir de ne pouvoir finir cette guerre. Il craignoit fortement d'y laisser l'honneur, & la vie. On dit qu'il s'arrachoit les poils de la barbe. Il est certain qu'il gagna alors une maladie incurable, difficile à nommer. C'étoit un certain faiblessement de cœur, ou abbatement d'esprits, causé par la crainte, l'affliction, & l'épouvante. Les Medecins luy ordonnoient contre ce mal l'usage du vin pur. Il en beuvoit journellement, & ne se sentoit remis que par ce secours.

Lors que la nouvelle de la reddition de Candie fut portée au Grand Seigneur, Sa Hauteffe ne la pût croire, & quand elle

elle en fut assurée, elle s'emporta à des excez de joye, qui étoient extravagans. Elle & toute sa Cour repétoient souvent ces mots, *Les Francs ont eu pitié de nous.*

Les Turcs se glorifioient à la prise de Candie, d'avoir vaincu toute la Chrétienté; parce qu'il y avoit à ce siège des Soldats, & des Volontaires, de tous les endroits de la Chrétienté, & ils disoient qu'il avoit duré trois ans, parce que toute la Chrétienté s'y étoit trouvée, & qu'elle y avoit fait ses plus grands efforts.

Le plus utile preparatif que fit le Vizir pour le siège de Candie, fut de faire son *Kiayâ*, c'est à dire, l'Intendant de sa maison, Grand Tresorier de l'Empire. Il connoissoit la veritable amitié que ce Seigneur avoit pour luy, & qu'au besoin il n'épargneroit pas sa vie. Cette prévoiance fit le gain de la place, & le salut du Vizir. Le Grand Tresorier ne laissa jamais manquer le Camp de rien. On y trouvoit des moutons à un écu tant qu'on en vouloit. Les Marchez y étoient remplis de toutes les choses necessaires à la nourriture, & au vêtement. Les munitions y passaient à quelque prix, & à quelques risques que ce fust, parce que l'argent y abondoit.

Dans le Memoire que ce Tresorier donna au Divan, des dépenses extraordinaires faites en Candie, les trois dernières années du siège; il y avoit 700 mille écus dépensez en dons faits aux deserteurs ennemis, qui se faisoient Turcs, ou s'en alloient hors de l'Isle: à recompenser les beaux exploits des Soldats: à payer les têtes des Chrétiens. On donnoit sept francs & demy de chacune. Ce Memoire marquoit, qu'on avoit tiré cent mille coups de Canon contre la Place: & qu'il étoit mort devant sept Pachas, 80 tant Colonels que Capitaines, 10400 Janissaires, sans les autres Milices, & les Troupes des Provinces, dont la paye n'est point couchée sur l'Etat.

Le jour que le Grand Vizir entra dans Candie, le Chevalier Molino, que la Republique avoit envoyé pour traiter de paix avec la Porte, étoit à son côté. Le Grand Vizir luy dit, que l'Isle de Candie coûtoit beaucoup au Grand Seigneur, Monsieur Molino luy répondit, qu'elle coûtoit aussi beaucoup à la Republique, & qu'il y étoit mort cent mille hommes, sans conter les François. Le Vizir luy demanda pourquoy la place ne s'étoit pas rendue plutôt, y ayant longtemps qu'ils n'étoient plus en état de tenir. L'Ambassadeur répondit, que le Roy de France avoit empêché de le faire,

en

en promettant d'envoyer de puissans secours, & de declarer la guerre au Grand Seigneur.

Le Baile Molino arriva en Candie au printems de l'an 1669. Il se tenoit aux *Gozes* de l'Isle. Il envoya offrir au Grand Vizir, les *Grabuses*, & *Spina Longa*, la *Suda*, & *Tine*, Isles de l'Archipel; *Cliffa*, & d'autres places de terre ferme, les frais de la guerre, & cinquante mille écus de tribut par an pour la ville de Candie, que la Republique tiendroit de l'Empire. Le Grand Vizir fit réponse, que le Grand Seigneur avoit plus son honneur en consideration, que tous les autres biens; qu'il ne vouloit autre chose que ce morceau de roche, que Sa Hauteſse attaquoit depuis vingt quatre ans.

Ce fut le Capitaine General Morisini qui fit la Trêve avec le Vizir. Il la fit à l'insçu du Chevalier Molino, & sans luy en rien communiquer. Ce procédé pensa coûter la vie à Monsieur Morisini à Venise. Les grandes sommes d'argent, qu'il fit couler pendant une nuit, le sauverent. Ce Capitaine General ne songea en traitant à aucun interest, qu'à celuy de l'Etat. Il ne se mit en peine ni de celuy de la Religion, ni de celuy du Commerce. Il s'appliqua tout entier à ce qui regardoit l'Isle de Candie, & la guerre, & accorda avec le Vizir, que tout le reste seroit remis en l'état, auquel il étoit avant la rupture. C'est ce qui fut cause que Monsieur Molino eut tant de peine à faire rebâtir à Galata, fauxbourg de Constantinople, l'Eglise des Venitiens que le feu avoit consummée, & il fit tant d'efforts en cette affaire pour lever les obstacles, qui survenaient de tous côtez, qu'il y mourut en la peine; mais par bonheur l'ouvrage étoit presque achevé. Il demanda plusieurs choses au Grand Seigneur, particulièrement la diminution des droits de Douanne, que les Venitiens payent, mais il ne l'obtint point. Le Grand Vizir luy dit, *Monsieur Molino, l'Alliance qu'il y a entre la Porte & la Republique, est une Alliance ancienne, & la Porte la considere par son ancienneté, plus que par aucun autre égard; si l'on y change quelques Articles, ce sera une Alliance nouvelle, dont les Turcs ne feront plus tant d'estime, & qu'ils respecteront beaucoup moins. Deplus, si vous demandez des graces au Grand Seigneur, Sa Hauteſse vous pourra demander aussi quelque chose.* Monsieur Molino entendit bien-tôt ce que cela vouloit dire, il ne parla plus de diminution de droits, ni de changement aux Capitulations anciennes.

Je viens de donner une trop belle idée de la conduite du Grand Vizir, pour ne rien dire de plus particulier de sa personne; mais comme c'est de son Pere, qui étoit aussi Grand Vizir,

Vizir,

Vizir, qu'il tenoit sa fortune, & sa gloire, je diray au paravant & en peu de mots, ce que fit de plus memorable, ce Vizir si renommé.

Il s'appelloit *Cuperly Mahamed Pacha*. Le Caprice des Femmes, & des Eunuques, qui gouvernoient durant le bas âge de Mahamed quatrième, le fit Grand Vizir. Il ne pensoit à rien moins, qu'à cette haute dignité lors quelle luy fut offerte, mais dès qu'il en fit revêtu, il se mit à envisager le changement, & le meurtre de plusieurs Grands Vizirs ses Predecesseurs, dont l'Etat changeoit presque tous les mois, & il crût que pour se conserver la vie, & l'employ, il falloit qu'il fit mourir ses Envieux, & ses Competiteurs, & qu'il entreprit des guerres, afin de tenir toujours le Grand Seigneur éloigné de Constantinople, & de se voir toujours occupé à la tête d'une Armée.

Il commença par le Serrail, où il fit étrangler plusieurs Eunuques, & s'étant rendu Maître en peu de tems de la credulité, & des affections de son jeune Prince; il luy persuada que pour être Maître absolu de l'Empire, & n'être point sujet aux seditions, & aux intrigues, & pour empêcher la Milice de faire des attentats pareils à celui qu'on avoit fait sur son Pere; il falloit que Sa Hauteffe s'éloignast de la Capitale, où le peuple est mutin, & où les Janissaires font des Maîtres, & qu'elle se défit de tous ceux qui avoient osé déposer son Pere, & tremper leurs mains parricides dans son sang. Suivant ce projet, *Cuperly* fit étrangler *Delly Ufsein Pacha*, renommé pour le plus vaillant Capitaine de l'Empire, qui avoit été General en Candie. Il mena la Cour à Andrinople, & il entreprit la guerre de Transilvanie, parce que celle de Candie l'eut tenu trop éloigné de la personne du Grand Seigneur, qui n'étoit pas encore en âge de marcher à la tête de ses Armées.

Cette guerre de Transilvanie fut courte, & glorieuse au Grand Vizir, par la deffaitte du Prince Ragotsky, & par la prise de Varadin, quoy qu'elle luy coutât le sang des meilleures Troupes Ottomanes, & de leurs plus braves Officers. Il revint Victorieux à Andrinople, & quoy qu'il eut fait la paix avec l'Empereur, il se mit à faire des apprêts pour recommencer la guerre contre luy en Hongrie. Il étoit sur le point de se mettre en campagne l'an 1662, lors qu'il mourut, mais il eut le pouvoir avant sa mort, de faire recevoir en sa place son fils unique, *Abmet Pacha*, quoy qu'il n'eut pas atteint l'âge de trente ans; ce qui est une action extraordinaire, & sans pareille dans l'Histoire de la Monarchie Ottomane.

Il n'y a peut-être jamais eu de Grand Vizir plus capable de gouverner l'Empire Ottoman, qu'*Aknet Pacha*. Il avoit la taille haute, un peu chargée d'embonpoint: les yeux grands, & ouverts: le visage bien formé: le teint blanc, & uni: son air étoit modeste, grave, affable, & engageant. Il ne se peut voir de Turc, ni d'homme plus civil. Il étoit d'un naturel beaucoup plus doux, & moins sanguinaire que son Pere. Il n'étoit point Tiran, & haïssoit à mort les vexations. La justice, & l'équité paroïssent en tout ce qu'il faisoit. Il ne se laissoit point conduire à l'intérêt, & soit qu'il n'eût pas beaucoup d'attachement aux biens; soit que les siens qui étoient tres grands, remplissent tous ses desirs, l'on ne voyoit pas qu'il les recherchast, comme font les autres Turcs. On dit même une particularité, qui fait beaucoup à sa gloire; c'est que de tous les gens qui luy ont fait des presens, pour aller à leurs fins, aucun d'eux n'y est parvenu; ainsi il arrivoit toujours, qu'on n'obtenoit ni graces, ni emplois de ce Ministre, quand on les luy demandoit le present à la main. Son esprit étoit étendu, penetrant, couvert: sa memoire heureuse, & facile: son jugement juste, & appliqué. Il alloit droit aux choses. Il parloit peu, & modestement; mais avec un discernement, & une connoissance qu'il n'est pas facile de représenter. Les commencemens de son Ministère furent glorieux, & avantageux à l'Empire Ottoman: toutes les suites le furent encore d'avantage.

Ce grand homme ayant vû les beaux succez qu'avoit eus la conduit de son Pere au gouvernement de Turquie, tâcha d'abord de le suivre, d'aussi près qu'il se peut. Il commença la guerre contre l'Empereur, que son Pere avoit projetée, & qu'il alloit entreprendre. Il marcha à Bude avec une Armée de soixante mille hommes, assiégea Neuhausel, qu'il prit l'an 1663: fit lever le siège de Canise, & emporta le Fort de Serin au commencement de l'année suivante. Dans le dessein de continuer ses progres, & d'aller droit à Vienne, il fit faire un pont sur la Riviere de Raab: douze mille Turcs l'avoient déjà passé, & toute l'Armée en alloit faire autant; mais elle en fut empêchée par celle de l'Empereur, qui fortifiée du secours des Alliez de l'Empire, & particulièrement des François, tailla en pieces la meilleure partie de ces douze mille Turcs, donna la fuite au reste, & gagna cette celebre bataille; qu'on a appelée la bataille de St. Godard, du nom du Bourg près duquel elle se donna.

Le Grand Vizir repara la perte de cette bataille, par un Traité de Paix qu'il fit aussi glorieux, & aussi avantageux, que s'il l'avoit gagnée; & voyant la passion qu'avoit le Grand Seigneur de revoir Constantinople, il l'y mena, si bien accompagné, qu'il n'y avoit nul soulèvement à craindre, & il y demeura jusqu'au commencement de l'an 1666, qu'il entreprit de terminer la guerre de Candie, à quoy il s'employa trois ans, comme je l'ay dit. Deux ans après il commença la guerre de Pologne, & il suivit toujours de fort près la grande maxime de son Pere, *qu'un premier Vizir devoit se maintenir à la tête d'une Armée.*

Nous partîmes d'Andrinople le 9. Juin, & revinmes à Constantinople le 15. Le 17. au point du jour, Monsieur de Nointel alla incognito voir le Caimacan, & luy demander un passeport pour le Vaisseau du Roy. Le Caimacan fit réponse, qu'il n'avoit point reçu d'ordre du Vizir de luy en donner, & qu'il ne le pouvoit faire. L'Ambassadeur fut fort surpris, & fort touché. Il conta au Caimacan la dureté du Vizir pour luy. Le Caimacan fit semblant de s'intéresser dans l'injustice du traitement qu'on faisoit à l'Ambassadeur. Il convint en suite avec son Excellence, d'envoyer chacun un homme & des Lettres au Vizir. Le Caimacan manda à ce Ministre, tout ce que l'Ambassadeur luy avoit dit, & représenté. Monsieur de Nointel luy écrivit des plaintes de son manquement de parole. Il le conjura de n'outrer pas sa patience qui étoit à bout, de luy declarer entièrement la dernière résolution de la Porte, & de luy envoyer particulièrement le congé du Vaisseau du Roy.

Les Exprés qu'on chargea de ces Lettres partirent séparément. Celuy du Caimacan partit le 18. Juin: celuy de Monsieur de Nointel le lendemain. L'Exprés du Caimacan trouva toute la Cour auprès de Silistrie, d'où il retourna à Constantinople le 9. Juillet. Dès qu'il fut arrivé, son Maître envoya querir le premier Interprète de l'Ambassadeur, & luy dit: Le Vizir n'a point donné de réponse à mon Exprés, & il l'a renvoyé, en luy disant, qu'il me feroit favoir par une autre voye, les volontez du Grand Seigneur. Le Courier de l'Ambassadeur n'étoit pas revenu le 20. Juillet, lors que je partis: je ne fais quelle réponse il rapporta.

A la fin du mois de Juin, l'Ambassadeur fit demander un passeport pour le Directeur de la Compagnie du Levant, de qui j'ay parlé, un pour moy: une permission de faire venir du vin, & une autre d'entrer à Sainte Sophie. Le Caimacan

fit

fit réponse, qu'il ne pouvoit accorder rien du tout à l'Ambassadeur, jusqu'à ce qu'il scût les intentions du Vizir: qu'il sentoit beaucoup de repugnance à luy refuser ces bagatelles, mais qu'au terme où étoient les choses, entre le Grand Vizir, & l'Ambassadeur; il se rendroit criminel de donner des passeports à Son Excellence: que dès qu'il en auroit la permission, il feroit connoître la bonne volonté qu'il avoit pour la Nation Françoisé.

Ce refus me donna beaucoup d'inquiétude, parce qu'il sembloit confirmer des bruits, qui couroient, que le Grand Vizir vouloit faire arrêter l'Ambassadeur, & tous les François. Je me voyois avec un grand fonds: cestoit la charge de deux chevaux, comme je l'ay dit. Le bagage de mon Camarade, & le mien en chargeoit encore quatre. Cela ne nous permettoit pas de penser seulement à fuir, ou à se cacher. Trois autres considérations augmentoient mon inquiétude, & ma peine. La premiere, que quelque chemin que je prisse, pour passer par terre en Perse, je ne pouvois de trois mois être hors de Turquie, & que pendant ce tems-là la Porte auroit tout le loisir d'envoyer ordre aux extrémités de son Empire les plus reculées, d'arrêter les François; si elle se portoit à ce te violence contre eux. La seconde est, que rien de tout ce que je portois de précieux, n'avoit passé à la Doïanne, & que si l'on venoit pour cela à me rechercher à Constantinople, ou en d'autres villes de Turquie, je ne pouvois esperer de l'Ambassadeur aucun secours. La troisiéme, qu'à cause des chaleurs, il ne se feroit de Caravane pour aller en Perse, qu'au mois d'Octobre.

En ce facheux embarras, Dieu dont j'ay toujours senti le secours en mes plus grands besoins, me fit voir un chemin tout prêt, pour me tirer seurement de Constantinople. Le Grand Seigneur a une Forteresse à 20 mille du Tanais, vis-à-vis de l'endroit où ce grand fleuve entre dans les Marais Meotides. Cette Forteresse s'appelle *Azac*. La Porte y envoie tous les ans un nouveau Commandant avec des gens, & de l'argent. Il y va par mer tant parce qu'il n'y a que 1300 milles par cette voye, qu'à cause du risque qu'il y a par terre de tomber entre les mains des Tartares, des Cosaques, ou des Moscovites. La *Saïque* (cest une sorte de Vaisseau Turc) où s'embarque le Commandant, n'est point exposée à la visite des Doïanniers, comme sont tous les autres bâtimens qui vont en la Mer noire. Ce qui est dessus se peut dire libre, & il n'y a que le Commandant Turc, qui

ait

ait droit d'en prendre connoissance. Cette Saïque touche *Cassa*, Ville, & Port celebre dans la *Tartarie Crimée*; d'où il part tous les ans au mois de Septembre, & d'Octobre, des Vaisseaux qui vont en *Mingrelie*, ou *Colchide*, qui n'est qu'à sept ou huit jours de marche, avant que d'entrer sur les terres de Perse. Il n'y a pas de route plus courte, pour aller de Constantinople en Perse, ni qui puisse être plus aisée; car on pouroit faire le voyage en trois semaines, tout par mer, à quelques soixante lieues près, néanmoins il n'y a pas de route moins pratiquée, ni plus inconnue, à cause des dangers qu'on y court, & je ne pûs trouver à Constantinople un seul homme qui l'eût faite. J'en trouvois un grand nombre qui me disoient ce que j'en raporte, & qu'ils avoient été aux Ports de *Mingrelie*, où il y a toujours beaucoup d'Armeniens, & de Georgiens sujets de la Perse, qui leur disoient, qu'il n'y avoit que six ou sept jours de marche de là chez eux.

Les dangers de cette route qui empêchent qu'on ne la prenne, sont de deux sortes, premièrement la Mer noire est fort orageuse, & la plupart des Vaisseaux y perissent, faute d'art, & faute de bons Ports; d'ailleurs les Peuples qui habitent les Pays entre la Mer, & les Etats de Perse, sont d'un fort méchant naturel: gens sans Religion, & sans Police. Ainsi je n'aurois eu garde de songer seulement à la route de *Colchide*, quelques appas qu'elle eut pour moy, soit par la curiosité, soit pour la facilité, & la brièveté du chemin; si le passage de la Turquie ne m'eût paru d'un danger encore plus redoutable, dans les facheuses circonstances que j'ay rapportées. Ce qui me pouffoit le plus à prendre la voye de la Mer, étoit cette Saïque d'*Azac*, qui me paroissoit un moyen comme infaillible, pour sortir de Constantinople, sans beaucoup de peines, & sans aucun risque; mais la Mer noire. Cette mer nommée, & renommée de ses naufrages, & le peu d'expérience des Turcs dans la Navigation, me faisoient trembler. Je voyois tout le risque auquel je m'exposois, & combien ce voyage étoit hazardeux: mais il ne m'effrayoit pas encore tant que les dangers dont j'ay parlé, & que je courois en attendant d'avantage à Constantinople, ou en passant par terre en Perse.

Le peril de la Mer noire étoit à la verité plus grand; car il y alloit de tout, mais il étoit plus incertain. Le peril de Turquie étoit moindre, il ne s'agissoit pas de la vie, ni de perdre entièrement le bien: mais il étoit plus mal-aisé de l'éviter: Enfin je me resolus de prendre la Mer noire, & me préparay à m'embarquer.

Un

Un de mes amis à qui je communiquay ma resolution, me fit avoir l'assistance d'un Marchand Grec, qui alloit en *Colchide*, qu'on appelle ordinairement la *Mingrelie*, & qui s'embarquoit sur la Saïque, préparée pour *Azac*. C'étoit un tres-honnête homme. Mon amy avoit quelque pouvoir sur sa personne, & sur ses affaires. Il luy recommanda de me servir de toutes ses forces, sur peine de perdre entièrement son amitié, s'il y manquoit. Le Marchand Grec s'engagea à le faire, & le fit effectivement avec grande affection, avec beaucoup d'affiduité, & avec assez de bonheur. Il s'employa d'abord à louer des chambres pour moy dans la Saïque, sans dire pour qui c'étoit. Il se chargea d'embarquer peu-à-peu ce que j'avois. Il me donna les avis, & les lumieres necessaires pour être considéré sur le Vaisseau, & pour être bien traité à *Cassa*, où il falloit aller. Entr'autres avis, il me dit de me faire recommander à l'Officier qui alloit à *Azac*, & de prendre un passeport du Grand Seigneur. La recommandation ne me donnoit pas de peine, mais le passeport me desespéroit, parce qu'il m'avoit déjà été refusé.

Je decouvris ma peine à Monsieur de Nointel, le suppliant tres-humblement de trouver bon, que je me servisse des Lettres de recommandation que j'avois de l'Ambassadeur d'Angleterre, qui étoit à Paris lors que j'en partis, pour celui de la même Nation à Constantinople, & que j'obtinsse par son moyen un passeport en qualité d'Anglois. Monsieur de Nointel en fit d'abord quelque difficulté, mais il y consentit à la fin, luy ayant fait connoître l'importance de mon voyage. Il fit dire, & écrire par son Secretaire à l'Ambassadeur d'Angleterre, qu'il étoit fort content que son Excellence s'employast pour moy. L'Ambassadeur le fit de la meilleure grace du monde, & avec chaleur, mais sans succès; car le Caimacan étant sur le point de signer le passeport, il eut un avis secret de prendre garde à ce qu'il faisoit, parce que le passeport qu'on luy demandoit, étoit pour des François, qu'on faisoit passer pour Anglois. Cet avis gâta tout: il mit mal l'Ambassadeur d'Angleterre, avec le Caimacan; qui se plaignoit de la surprise, & avec Monsieur de Nointel, qu'il accusoit de l'avis donné au Caimacan.

Le 19. Juillet le Marchand Grec qui me devoit conduire en *Mingrelie*, me vint dire que nôtre Saïque avoit été remorquée à l'embouchure de la Mer noire, & qu'elle n'attendoit que le vent pour partir. Je voulois m'aller embarquer à l'heure même, mais mes amis ne trouverent pas bon que je

Q

le

le fiffe, avant que le Vaisseau eut mis à la voile, à cause que je pourrois, disoient-ils, être reconnu pour François. Je me tins donc trois jours durant chez Monsieur Sinibaldi Fieschi Resident de Genes, dans une maison de campagne qu'il a sur le Bosphore, & quatre autres jours dans un beau Monastère de Grecs, qui est au bout du Canal, du côté de l'Europe, vis-à-vis le port où nôtre Vaisseau attendoit le vent.

Le Bosphore de Thrace est assurément un des beaux endroits du monde. Les Grecs ont appelé *Bosphores*, ces détroits, ou manches qu'un Bœuf peut traverser à la nage. C'est un Canal de 15 Milles de longueur, & d'environ deux de largeur, en des endroits plus, & en d'autres moins. Ses rivages sont des montagnes couvertes de maisons de plaisance, de bois, de jardins, de parcs, d'agréables vûes, de beaux deserts, avec mille sources d'eau par tout. L'aspect de Constantinople, quand on le voit de dessus ce Canal, à deux mille d'éloignement, est incomparable, & c'est à mes yeux, comme à ceux de tout le monde, la plus charmante perspective qui se puisse rencontrer. La promenade du Bosphore est aussi la plus agréable, & la plus divertissante qu'on puisse faire sur l'eau. Le nombre des Barques qui s'y promènent durant les beaux jours est fort grand. Le Resident de Genes m'a dit plusieurs fois, qu'un jour il prit plaisir à conter les Bateaux qui passèrent devant son logis, depuis midy jusqu'à Soleil couché, & qu'il en avoit conté près de 1300.

Il y a quatre Châteaux sur le Bosphore bien munis de Canon, vis-à-vis l'un de l'autre: deux à 8 mille de la Mer noire: deux tout proche de l'embouchure. Ces derniers ont été bâtis il n'y a que 40 ans, pour empêcher l'entrée du Canal aux Cosaques, aux Moscovites, & aux Polonois, qui auparavant venoient avec des Barques faire des courses jusqu'à la vûe de Constantinople.

Le 17. à la pointe du jour je m'embarquay, nôtre Vaisseau étoit déjà à la voile. Plus de 80 Bâtiments de différentes grandeurs, se mirent en Mer en même tems. Il y avoit en tout deux cens hommes sur le nôtre. Le Commandant d'Azac & sa suite, au nombre de vingt personnes, cent Janissaires, trente Matelots, & cinquante Passagers. J'avois trois loges: mon Camarade & moy en tenions deux, nôtre bagage occupoit la troisième, nos gens couchoient sur la couverte. Ces loges sont fort étroites, & fort incommodes.

modes. Les nôtres étoient à la prouë. Il y en avoit trente deux dans la Saïque, avec la chambre du Capitaine qui étoit spacieuse, & fort propre. Dix personnes y pouvoient coucher fort aisément. Ce qu'il y a de bien incommode sur les Bâtiments Turcs, c'est qu'il y faut faire provision de toutes les choses nécessaires à la vie, jusqu'au bois, & à l'eau: le reste est supportable. Chacun a la liberté de faire sa cuisine deux ou trois fois le jour. Le foyer est sur la couverte à la poupe. Lors que l'on veut faire cuire quelque chose, on y porte un trepié, du bois, & de l'eau. J'ay vû par fois seize, à dix-huit marmites ensemble sur le foyer. Les commoditez sont en dehors du Bâtiment à la poupe, en maniere de cages, qui s'ôtent & s'attachent comme on veut.

Les Saïques n'ont qu'une couverte, & que deux Mats avec le Beaupré, scavoir l'arbre de Mestre, & celui de Mezanne. Ces mats ne peuvent porter que chacun deux voiles, & ordinairement ils n'en portent qu'une. Il n'y a point d'échelles accommodées aux Aubans, ni ailleurs, hors-mis une petite; qui est attachée au haut du grand mats, & qui tombe tout du long. Les mats n'ont point de hune. Le Beaupré n'en a point non plus, & il ne peut aussi porter qu'une voile. On connoit assez de là que les Matelots Turcs ne montent point au mats, pour embrouïller, ou pour étendre les voiles; aussi n'est il pas nécessaire, parce que les vergues sont toujours en bas sur la couverte. Lors qu'on veut prendre le vent, on délie la voile, & on tire en haut la vergue où elle est attachée. Les voiles de Trinquet se lient aux vergues, chaque fois qu'on s'en veut servir, & quand la voile est attachée, on monte la vergue par une poulie, qui est au haut du Trinquet. On peut ainsi juger de tout cela, que l'envergure de ces Bâtiments est assez mal entenduë. L'emmaturation ne l'est pas mieux.

On ne se sert sur ces Bâtiments, ni de pompe pour vider l'eau, ni de moulinets pour tirer les Anchres. On vuide l'eau avec des seaux, & voicy comment les Anchres se tirent. Il y a à la prouë deux poulies assez petites, sur lesquelles le cable de l'Anchre passe: vingt, ou trente hommes prennent ce cable, & le tirent de toute leur force, jusqu'à ce que l'Anchre soit en haut. Quand un Bâtiment chargé entre dans le port, on le met sur quatre Anchres: deux sont attachées à la prouë, & deux à la poupe. Voila ce que j'ay observé de plus particulier, sur la construction de ces sortes de Vaisseaux, & sur la manœuvre des Turcs.

Leur



Leur Navigation n'a ni art, ni sûreté. Leurs plus habiles Pilotes Turcs, ou Grecs, n'ont que l'expérience toute simple, sans aucun fondement de règles. Ils ne se servent point de Carte, & n'observent point exactement, comme nos gens de mer, le chemin qu'ils font, pour connoître chaque jour, par cette observation, combien ils sont proche du lieu, où ils veulent parvenir. Ils entendent fort mal la Bouffole, & savent seulement que la fleur de Lys se tourne toujours vers le Nord. Lors qu'ils veulent faire voyage, ils attendent un bon vent & un beau tems. Quand il est venu, ils ne se mettent par aussitôt en mer, ils attendent huit ou dix heures, pour s'assurer du tems & du vent. Ils se conduisent par les terres dont ils sont presque toujours à vûe. Quand il s'agit de golphoyer, ils se conduisent par le Compas. Ils savent par rapport, ou par expérience de quel côté il faut qu'ils aient le Nord pour arriver au lieu où ils vont, cela seul les guide, ils n'en savent pas d'avantage. S'ils faisoient de longs voyages en pleine mer, pas un n'échapperoit d'une tempête, bien leur en prend qu'ils se tiennent toujours proche de terre, & proche des Ports. Lors que le vent est rude ils vont à flot, ils plient les voiles, & se laissent conduire aux vagues. Si le vent est contraire ils ne s'efforcent point d'y résister, ils virent le bord, & retournent plutôt au lieu d'où ils sont partis, que de soutenir la violence d'une grosse mer contraire. Ce qui les perd, c'est quand le vent les pousse à la Côte; car lors qu'ils sont ainsi battus, ils vont échoier bien vîte, ne sachant ce que c'est que de bordoyer, & de se tenir à la Cape.

J'ay ouy dire à de vieux Capitaines Turcs, qu'il y a 1500 Bâtimens sur la Mer noire, & que tous les ans il s'en perd cent. Le lieu ou les naufrages sont plus à craindre sur cette mer est l'entrée du Bospore.

Cette entrée est étroite. Il y souffle souvent des vents opposés, & il en sort presque toujours un qui repousse les vaisseaux: & qui même lors qu'il est violent les fait échoier à la Côte, laquelle est toute de rochers escarpez. Il s'y est brisé tant de Galères, & tant de Vaisseaux, qu'on n'en sauroit dire le nombre. Il y a peu de tems que dixsept Galères y périrent en un même jour. Il n'y a point de doute que les frequens orages qui en toutes saisons s'élevent sur la Mer noire, ses flots courts & entrecoupez, son lit étroit & serré, les mauvaises Côtes, dont elle est ceinte en partie, ne soient la principale cause des divers naufrages qui s'y font; mais il n'y a point de doute aussi, que de bons Pilotes

&amp;

& de bons Matelots sauroient la moitié des Bâtimens qui s'y perdent.

Le 3. Aoust au matin nous arrivâmes à Caffa, après huit jours de Navigation, durant lesquels nous eûmes toujours fort beau tems, & peu de vent. Nous reconnûmes le cinquième jour, la pointe de la Chersonese Taurique. Les Grecs appelloient Chersonese, ce que les Latins ont nommé Peninsule, & que nous appellons presque Isle, & ils ont nommé cette presque Isle-cy Taurique, parce qu'elle fut premièrement habitée par des Scithes du Mont Taurus. Elle tire à l'Orient & à l'Occident, ayant environ 250 lieues de circuit, savoir 35 lieues de long, que je prens du Septentrion au Midy & 55 lieues où elle a le plus de largeur. L'istme qui la joint au continent n'est large que d'une lieue. Les Geographes modernes l'appellent la Tartarie Crimée, & aussi Précopense; comme qui diroit la Tartarie de villes, pour distinguer les Tartares de cette presque Isle qui demeurent la plupart en des villes, sur tout durant l'hiver, d'avec les autres Tartares de l'Europe, qui habitent hors de la presque Isle appelez Nogayes, & aussi Hordes ou Hordou, mot qui signifie Assemblée, & dont les Turcs & les Persans se servent ordinairement, pour nommer le Camp d'une Armée ou d'une Cour. Le pais de ces deux sortes de Tartares, Précopenses & Nogayes, est ce que nous appellons la petite Tartarie, ou la Tartarie mineure, pour la distinguer d'avec les Tartares d'Asie, qui habitent au delà du Palus, ou Marais Meotide à l'Orient de la mer Caspienne, & jusqu'à la Chine. Les Côtes de cette presque Isle Précopense à conter de la partie la plus avancée en la mer jusques à Caffa, sont de rivages hauts, & des montagnes élevées couvertes de bois & de villages. Au compte des Pilotes il y a par la Mer noire 750 milles de Constantinople à Caffa. Je ne fais comment ils comptent, ni comment cela se peut accorder avec ce qui arrive tres-souvent, que des Saïques font le voyage en deux jours & deux nuits juste. Au compte que j'en ay fait il n'y a pas plus de deux cens lieues. Notre vaisseau en jettant l'ancre tira deux coups de Canon. Le Commandant qui étoit destiné pour Azac, fit faire une décharge de Mousqueterie à toute la Soldatesque. Ensuite il alla à terre avec des Officiers qui l'étoient venu recevoir de la part du Pacha. La ville & le port sont fort libres. On y entre & on en sort sans demander permission. On n'y visite point les Bâtimens. Dès qu'un vaisseau jette l'ancre, il y vient plusieurs bateaux qui portent à terre ceux qui y veulent aller.

R

Caffa

Caffa est une grande ville bâtie au bas d'une coline sur le rivage de la Mer. Elle est plus longue que large. Sa longueur s'étend à peu après du Midy au Septentrion. Elle est entourée de fortes murailles. Il y a deux Châteaux aux deux bouts qui avancent un peu dans la mer, ce qui fait que quand on regarde la ville de dessus un vaisseau, elle paroît bâtie en demi-lune. Le Château du côté du Midi est sur une éminence qui commande les environs. Il est fort grand, & le Pacha y demeure. L'autre est plus petit, mais il est bien muni d'Artillerie. La mer en baigne le côté qui la regarde. On compte quatre mille maisons dans Caffa, 3200 de Mahometans Turcs & Tartares, 800 de Chrétiens, Grecs & Arméniens. Les Arméniens y sont en plus grand nombre que les Grecs. Ces maisons sont petites, & toutes de terre. Le Bazars, on appelle ainsi les lieux de marché, les places publiques, les Mosquées, & les bains en sont aussi bâtis. On ne voit dans la ville aucun édifice de pierre, si l'on en excepte huit anciennes Eglises un peu ruinées, qui ont été bâties par les Genoïis. Caffa s'appelloit auparavant Théodosie. Les Grecs la fondèrent dans le cinquième Siècle. Les Genoïis s'en rendirent Maîtres, & de plusieurs autres villes maritimes en divers endroits de cette mer dans le 13 Siècle, du tems de la guerre sainte, & de la grande foiblesse des Empereurs d'Orient. Mahomet second les conquit toutes sur les Genoïis vers la fin du 16 Siècle. Caffa fut prise l'an 1574.

Le terroir de Caffa est sec & sablonneux. Les eaux n'y sont pas bonnes, mais l'air y est tres-sain. Il y a fort peu de jardins au tour, & il n'y croît point de fruit. On en apporte en tres-grande abondance des villages voisins, mais il n'est pas bon. Je ne sais s'il y a ville au monde, où les autres alimens soient meilleurs, & a plus bas prix qu'à Caffa. Le mouton y a un goût excellent. La livre n'en coûte que quatre deniers. Les autres viandes, le pain, le fruit, la volaille, le beurre, se vendent à proportion encore moins. Le sel s'y donne, pour ainsi dire, en un mot tout ce qui est nécessaire à la vie n'y coûte presque rien. Il faut pourtant remarquer que le poisson frais y est rare, & que l'on n'en pêche aux environs du port que de petits, & encore en de certains tems seulement, comme en Automne, & au renouveau. Presque tous les Turcs & tous les Tartares qui sont là portent de petits bonnets de drap doublez de peau de mouton. Mais comme le bonnet est dans toute l'Asie la plus ordinaire coëffure des Chrétiens, ceux de Caffa sont

obligez

obligez d'attacher aux leurs une petite pièce de drap, comme en Allemagne les Juifs en ont à leur manteau. C'est pour les distinguer des Mahometans.

La rade de Caffa est à l'abry de tous les vents, excepté du Nord & du Sud-Ouest. Les Vaisseaux y sont à l'ancre assez proche du rivage à dix ou douze brasses sur un fond limoneux qui est bon & bien assuré. Il s'y fait un grand commerce, & plus qu'en aucun port de la Mer noire. Pendant quelque quarante jours que j'ay été là, j'y ay vû arriver & partir plus de quatre cents voiles, sans conter les petits Bâtimens qui vont & viennent le long de la Côte. Le commerce le plus ordinaire & le plus considérable, est celui de poisson salé, & de Caviar, qui vient du Palus Meotide, & qui se transporte dans toute l'Europe, & jusques aux Indes. La pêche de poisson qui se fait dans ce Marais est incroyable, pour son peu d'étendue. La raison que les gens du Pais rendent de la multitude presque infinie de poissons qu'on y prend, c'est que l'eau de ce Palus étant limoneuse, grasse, & peu salée, à cause du Tanais qui se jette dedans, elle attire, disent-ils, le poisson non seulement du Tanais, & de la Mer noire, mais encore de l'Helespont, & de l'Archipel, & le nourrit & l'engraisse en peu de tems. J'ay vû cent personnes assurer, qu'il s'y prend ordinairement des poissons qui pesent huit & neuf cens livres chacun, & dont on fait trois à quatre quintaux de Caviar. Je n'en ay point vû de si gros en vie à Caffa; mais je ne laisse pas de le croire par les pièces de poisson que j'y ay vûes, & par la merveilleuse quantité qu'on en transporte en mille lieux. La pêche se fait depuis Octobre jusqu'en Avril. C'est peut-être le limon de cette eau Meotide, qui luy a fait donner le nom de Marais; car d'ailleurs elle seroit mieux nommée Lac, puisqu'elle porte des vaisseaux, qu'elle ne hausse ni ne baisse, & qu'elle communique incessamment avec un grand Fleuve, & avec la Mer.

Outre le transport de Caviar & de poisson, le plus important qui se fasse de Caffa est de bled, de beurre, & de sel. Cette ville fournit de cela Constantinople, & quantité d'autres lieux. Le beurre de Caffa est le plus excellent de Turquie. Les Venitiens ont souvent demandé permission de venir négocier en cette ville, on la leur a toujours refusée. L'an 1672. le Chevalier Quirini fit de grandes dépenses pour l'obtenir, & il l'obtint on effet, mais le Douanier de Constantinople la fit revoquer. Voicy comme la chose arriva.

Tous

Tous les Européens ont dans leurs Capitulations qu'ils ne payeront aucune Douane, qu'aux lieux où ils débarqueront leurs Marchandises. En vertu de cet Article, les Venitiens ne vouloient payer à Constantinople aucun droit de celles qui étoient dans un petit vaisseau venu exprès pour aller à Caffa. Le Douanier le prétendoit. Le Chevalier Quirini obtint du *Defterdar* un ordre au Douanier de ne prendre point de connoissance de tout ce qui pouvoit être sur le vaisseau Venitien destiné pour Caffa. Le *Defterdar* est le grand Trésorier de l'Empire. Il a toutes les Douanes en son département. Le Douanier ayant vû cet ordre, écrivit au Visir, que le Négoce des Venitiens à la Mer noire seroit tres-domagable au Grand Seigneur & à la Porte, que le dommage particulier de sa Hauteffe étoit tout visible, en ce que les Marchandises qui sont propres pour la Mer noire, & qui viennent de Venise, payent deux fois la Douane, savoir en entrant à Constantinople, & en sortant : qu'il en étoit de même des Marchandises qu'on apportoit de cette mer, & que les Venitiens transportent, & que le Grand Seigneur perdrait tout cela, si les Venitiens avoient la liberté d'y aller ; parce qu'en vertu de leurs Capitulations ils ne doivent payer aucune Douane que là où ils déchargent des Marchandises. Qu'outre cela, de permettre aux Venitiens l'entrée de la Mer noire, c'étoit ouvrir aux Princes Chrétiens une nouvelle voye de communiquer, & de se lier avec ceux qui confinent à cette mer, qui sont tous ennemis de la Porte. Qu'il y avoit enfin à considérer que cette permission ruinerait une infinité de gens de mer sujets du Grand Seigneur, Turcs, & Chrétiens, parce que comme il y a beaucoup plus de sûreté dans la Navigation des Européens, qu'en celle des Turcs, les Venitiens deviendroient les voituriers de la Mer noire, & que chacun voudroit s'embarquer avec ses Marchandises sur leurs Vaisseaux. Le Grand Visir comprit bien tout cela. Il ordonna au Gouverneur de Constantinople, de ne point laisser aller le vaisseau Venitien à la Mer noire.

Le 30. mon conducteur Grec fit transporter mes hardes, mon bagage, & tout ce qui m'appartenoit de dessus le vaisseau qui m'avoit apporté à Caffa dans un autre qui chargeoit pour la Colchide. Il alla dire au Douanier de Caffa, qu'il y avoit deux *Papas Francs* sur le vaisseau d'Azac, qui se vouloient embarquer sur un autre, pour aller en Mingrelie, que ces *Papas* avoient des bagatelles avec eux, comme des livres, & autres choses de nulle valeur pour l'usage d'un Convent, & que si la Douane les vouloit visiter, elle envoyast un homme

au

au vaisseau. Les Chrétiens Orientaux, & les Turcs appellent *Papas* toute sorte de gens, qui sont dans le Ministère Ecclesiastique, soit qu'ils vivent dans le celibat, ou qu'ils soient engagez dans le mariage ; Mon conducteur nous faisoit donc passer pour *Papas*, mon associé, & moy.

Nôtre Grec faisoit croire, que nous allions trouver les Missionnaires Italiens qui sont en Colchide, & que nous étions de leurs confreres. Le Douanier envoya à l'heure même visiter nos hardes. Nôtre conducteur vint avec luy. J'ouvris deux coffres devant le Garde. Il mit la main dedans celui où il n'y avoit que des livres, des papiers, & des instrumens de Mathématique, & n'ayant senti au fonds, que des choses pareilles à celles qu'il voyoit au dessus, il se mit à rire, & demanda à l'homme qui l'avoit amené, si cela valoit bien la peine d'être porté d'Europe en Mingrelie. Je n'en donnois pas cinq sols, répondit finement le Grec, j'ay dit au Douanier que ces *Papas* n'avoient que des bagatelles, vous voyez que c'est la vérité. Là-dessus il se tourna de mon côté, & me dit, *Padri* donnez un *aslani* à cet honnête homme, pour la peine d'être venu icy visiter vos hardes, & préparez-vous à aller sur le vaisseau de Mingrelie. Je tiray avec un peu de façon cette pièce qui vaut quarante sols, en homme qui n'en a pas beaucoup, & qui en serre cinq ou six comme un trésor. Je la donnay au Garde. Il témoigna d'abord qu'il n'en vouloit point. Il prit pourtant la pièce, après qu'on luy eut dit que c'étoit pour payer le bateau, & qu'il ne la devoit pas refuser. Il s'en alla à l'instant même. Mon conducteur l'accompagna, & entendit le rapport qu'il fit au Douanier, que nous n'avions que des livres, des papiers, & de certaines choses de cuivre & de bois qui ne valloient pas le port.

Au bout de deux heures mon fidele Grec revint. Il nous dit, que pour achever de nous mettre à couvert des Douaniers, il falloit donner à l'Ecrivain du vaisseau, autant que j'avois donné au Garde de la Douane, parce que l'Ecrivain tient une note exacte de ce qu'on débarque, & la donne tous les soirs au Douanier, à qui elle sert de controle : je luy dis qu'il fit tout ce qu'il trouveroit à propos. Il appella en même tems l'Ecrivain, & luy dit ; Tu vois que le Garde de la Douane n'a rien trouvé dans les coffres des *Papas francs*. Ils en ont encore un plein de livres, & cinq ou six caisses de tableaux pour leur Eglise. Ils ne les ont pas ouvert, parce que l'air gâte la peinture, & que les tableaux sont bien empa-

S

querez.

quetez. Je te supplie de prendre ces quarante fois qu'ils te donnent, & de ne mettre sur ton memoire que les deux coffres qui ont été vifitez sans marquer rien du reste. L'Ecrivain promit de faire ce qu'on luy demandoit, & n'y manqua pas. Il nous laiffa emporter tout ce que nous avions, & nous dit de nous en aller au nom de Dieu. Nous mîmes tout nôtre bagage en deux bateaux, & le fîmes porter dans le navire qui étoit en charge pour la Mingrelie. Personne ne nous demanda rien. Les gens de la Douïanne & ceux du vaisseau où nous étions venus, & de celui où nous nous embarquâmes, crûrent de bonne foy que nous étions *Papas*, & que tout ce que nous avions valoit fort peu de chose. Que les sacs que je leur disois être des provisions, en étoient remplis, & qu'il n'y avoit autre chose là-dedans. Il y a de certaines adresses qu'on ne sauroit marquer, qui sont absolument nécessaires pour bien passer la Turquie, & avec lesquelles on la passe seurement & facilement. On évite les avanies & les mauvais traitemens, & l'on se tire bien des Douïannes, qui au fonds ne sont pas fort rudes. Mais après tout il y faut du bonheur, & c'est-à-dire, qu'avec une conduite sage & formée sur le genie des Turcs, il faut encore le secours des conjonctures favorables.

Le 25. Aoust le vaisseau sur lequel j'étois venu à Caffa, partit pour la Forteresse d'Azac. Trois Saïques de sa grandeur l'accompagnèrent. Le nouveau Commandant qui y alloit n'avoit voulu partir qu'après le retour du Courrier qu'il avoit envoyé à cette Forteresse, pour savoir si elle étoit en trêve avec les Moscovites, & s'il n'y avoit point de Corsaires qui croïssent sur le Palus Meotide. Les gens de Caffa content 450 milles par mer de cette ville à Azac. Il y a moins par terre. On y va fort à l'aïse en 12 ou 13 jours. Le détroit du Palus Meotide, je veux dire le Canal qui est entre ce Palus & la Mer noire, a cinq lieües. Les Anciens appelloient ce Canal, Bosphore Cimmerien. Les Modernes l'appellent détroit de Caffa, & aussi bouche de S. Jean. Les grands vaisseaux qui vont à Azac s'arrêtent à Palestra, qui est à 40 milles de la Forteresse, & à 20 du Tanais; parce que plus avant il y a de trop bas fonds pour eux. La Forteresse d'Azac est à 15 milles du fleuve. Il y a du danger pour le monde, & pour l'argent qu'on y envoie; car les Moscovites donnent quelquefois fortement dessus, soit par mer, soit par terre. Les Commandans de cette Forteresse, sont toujours des trêves avec le voisinage, mais elles ne durent pas; parce que de part & d'autre il y

a tous

a tous les jours des occasions, & des sujets de la rompre. Les Turcs ont deux petites Fortereses où ils entretiennent garnison à l'embouchure du Tanais, sur les bords de ce grand fleuve, que les Anciens appelloient *Orcxentes*, & que les gens du pais appellent *Don*, lequel a environ 80 lieües de longueur. Ils ferment cette embouchure avec une grosse chaine, & empêchent ainsi les Moscovites, & les Circassiens d'aller en courfe avec de grandes barques sur le marais & sur la mer. Avant que ces deux Fortereses fussent bâties, & cette chaine mise en travers, ces peuples descendoient le Tanais avec leurs bâtimens, & croïsoient de tous côtez. Présentement ce passage est fermé pour leurs grosses barques. Ils font quelque fois de nuit, & a force de gens, passer des bateaux légers par dessus la chaine, mais c'est rarement qu'ils s'y hazardent, à cause du risque qu'il y a d'être coulez à fond, par le canon des deux Fortereses. Il y en avoit une autrefois à trois lieües du Marais nommée Tana du fleuve Tanais. Elle est à present ruinée, & ce n'est point Azac, comme quelques-uns le prétendent, qui en est à quinze lieües.

Le 30. nôtre vaisseau se mit en mer, & fit voile vers un lieu appelé Dousta, c'est-à-dire, les Salines. Ce sont de grands marais de sel sur la plage à 50 milles de Caffa. Nous y arrivâmes les 31. au matin, & aussitôt tout l'équipage se mit à charger du sel. Il n'étoit gardé de personne. On assure qu'il s'en charge là tous les ans 200 vaisseaux, & qu'il s'en pourroit faire deux fois autant s'il en étoit besoin. Ces salines s'entretiennent sans dépense. On fait entrer l'eau de la mer en ces marais, dont le fonds est de terre grasse & dure. Elle s'y congele, & fait un sel blanc qui a toutes les bonnes qualitez, & entr'autres celle de bien conserver l'humeur des chairs salées. On paye 40 sols par jour pour chaqu'homme qu'on employe à charger le sel, sans autre information de ce qu'il en emporte. A un mille du rivage il y a une habitation de Tartares. J'y fus avec quelques uns de mes gens faire des provisions, & ne vis en tout ce lieu-là que dix ou douze maisons avec une petite Mosquée; mais il y avoit autour une grande quantité de pavillons ronds & quarez, bien fermez par tout, & des charrettes couvertes & fermées qui servent de maisons. Les plus beaux de ces pavillons sont assez propres. Ils sont faits de bâtons ronds croïsez les uns sur les autres, couverts en dehors de gros feutres bien tirez & érendus. Ils ont une porte faite de mê ne, & une petite ouverture au haut par où le jour entre, & la fumée sort, cette porte se ferme avec un feutre, le

dedans

dedans est tendu de tapis, & le plancher en est aussi couvert. Chaque ménage a un pavillon semblable, & deux autres, l'un fait d'une grosse serpillière de laine qui sert pour le bétail, & pour lesche vaux, l'autre comme le premier, mais bien moins propre, & beaucoup plus grand. Celuy cy a au milieu une fosse ronde de cinq pieds de profondeur, & large de deux. On y fait cuire tous les vivres. Les esclaves logent en ce pavillon. On y tient le bagage, & les provisions de la famille. Les Tartares enferment leurs grains & leur fourrage, comme font tous les paisans de l'Orient, en de profondes fosses qu'ils appellent *Amber*, c'est-à-dire, magasins; qu'ils couvrent si uniment, qu'il ne paroît pas qu'on ait remué la terre, de sorte qu'il n'y a que ceux qui les ont faites qui les puissent reconnoître. Les Tartares font ces fosses, ou dans leurs pavillons, ou à la campagne, & comme je l'ay dit, ils rétablissent la surface de ces fosses si semblable au terrain d'alentour, que l'on ne s'apperçoit point du tout des endroits où l'on a creusé la terre. Lors qu'ils veulent changer de séjour, ils le font promptement, & sans beaucoup de peine, leurs pavillons étant en moins de demi heure détendus & chargés. Leurs voitures ordinaires sont des bœufs & des chevaux qu'ils nourrissent en quantité. La Religion de ce peuple est la Mahometane, mais fort mêlée de superstitions, & d'opinions ridicules, sur le sortilege & la divination.

Le 2. Septembre avant le jour, il se leva un vent contraire si fort, que nous fûmes contrains de retourner à Caffa, parce que la plage où nous étions est mal assurée. Nous fîmes ce retour en dix heures.

Le 7. à minuit nous remîmes en mer avec un assez beau tems. Il ne dura pas. Le matin il fit un furieux orage qui nous jeta dans la crainte de perir. Ce qui me causoit le plus d'appréhension est, que nôtre vaisseau étoit furieusement chargé. Non seulement les marchandises le remplissoient, mais il y en avoit encore douze pieds de haut sur le tillac. L'orage ne dura pas graces à Dieu, & ce qui nous sauva, c'est que le vent fut toujours favorable.

La charge de nôtre vaisseau consistoit en sel, en poisson, en caviar, en huile, en biscuit, en laine, en fer, en étain, en cuivre, en vaisselle de cuivre & de fayance, en toute sorte de harnois, & toute sorte d'armes, en instrumens d'agriculture, en draps, & en toiles de toutes les couleurs, en habits tout faits pour hommes & pour femmes, en couvertures de lit, en tapis, en cuir, en bottes & foulier. enfin en tout

ce

ce qui est de plus nécessaire aux hommes. Il y avoit de la mercerie, des épiceries, des aromates, des drogues, des unguens de toutes sortes. C'étoit, pour ainsi dire, une petite ville que ce vaisseau, on y trouvoit de tout. Nous étions cent personnes dessus.

Le 8. au matin nous découvrîmes les Côtes qui bordent le Canal du marais Meotide. Ce sont de hautes terres, nous en étions à trente milles. Le soir nous nous trouvâmes proche du Cap Cuodos, que Ptolomée appelle Corocondama. Il avance beaucoup dans la mer. Les terres en sont fort hautes, & se voyent de fort loin. De Caffa jusqu'à ce Cap nous fîmes canal. De là jusqu'en Mingrelie nous navigeâmes toujours proche de terre.

Il y a six vingt milles de Caffa au Canal du marais Meotide. Le pais entre deux est soumis aux Turcs, & habité par les Tartares; mais habité en peu d'endroits, car presque toute cette côte est deserte. Du canal du Palus Meotide en Mingrelie, il y a six cent milles de côtes. Ce sont toutes montagnes belles, couvertes de bois, habitées par les Circassiens. Les Turcs appellent ces peuples Cherkés. Les Anciens les nommoient communément *Zageens*, & aussi habitans des montagnes. Pomponius Mela les nomme *Sargaciens*; ils ne sont ni sujets, ni tributaires de la Porte. Leur climat est assez mauvais, froid, & humide. Il ne croît point de froment chez eux. On n'y recueille rien de rare. C'est pour cela que les Turcs laissent ces grands Pais aux gens qui y naissent, ne valant pas la peine d'être pris, ni possédez. Les Vaisseaux de Constantinople, & de Caffa, qui vont en Mingrelie, jettent l'ancre en passant, en plusieurs lieux de ces côtes. Ils demeurent un jour ou deux en chacun. On négocie avec les Cherkés les armes à la main. Quand quelques-uns d'eux veulent venir au vaisseau, on leur donne des ostages, & ils en donnent de même lors que quelques gens du vaisseau veulent aller à terre, ce qui arrive rarement, parce qu'ils sont de tres-mauvaise foy. Ils donnent trois hommes en ostage, pour un. On leur porte de toutes les mêmes choses qu'on porte en Mingrelie, leur pais étant encore plus misérable que celui de Mingrelie. On prend d'eux en échange des personnes de tout sexe, & de tout âge, du miel, de la cire, du cuir, des peaux de *Chacal*. C'est un animal semblable à un Renard, mais beaucoup plus grand, du *Zerdava*, peau qui ressemble à la Martre, & d'autres animaux qui sont dans les montagnes de Circassie. Voilà tout ce qu'on trouve chez

T

ces

ces peuples. Le Change se fait en cette sorte. La Barque du vaisseau va tout proche du rivage. Ceux qui sont dedans sont bien armez. Ils ne laissent approcher de l'endroit, où la Barque est abordée qu'un nombre de Cherkes semblable au leur. S'ils en voyent venir un plus grand nombre, ils se retirent au large. Lors qu'ils se font abouchez de près, ils se montrent les denrées qu'ils ont à échanger. Ils conviennent de l'échange, & le font. Cependant il faut toujours être bien sur ses gardes; car ces Cherkes sont l'infidélité & la perfidie même. Il leur est impossible de voir l'occasion de faire un larcin sans en profiter.

Ces peuples sont tout à fait sauvages. Ils ont été autrefois Chrétiens, à présent ils n'ont aucune Religion, non pas même la naturelle; car je compte pour rien quelques usages superstitieux qu'ils ont, qui semblent venir des Chrétiens, & des Mahometans leurs voisins. Ils habitent en des cabanes de bois, & vont presque nus. Chaque homme est ennemy juré de ceux d'alentour. Les habitans se prennent esclaves, & se vendent les uns les autres aux Turcs & aux Tartares. Les femmes labourent le terre. Les Cherkes & leurs voisins vivent d'une pâte faite d'un grain fort menu semblable au mil. Ceux qui ont trafiqué le long de ces côtes, racontent mille manières barbares de ces peuples. Il n'y a pas toute fois beaucoup de feureté à croire tous les rapports qu'on fait d'eux, & du dedans de leur pais, car personne n'y va: & tout ce qu'on en fait, est par le canal des esclaves qu'on en emmène, qui sont des sauvages, dont tout ce qu'on peut apprendre est fort incertain. C'est ce qui m'a empêché d'y marquer plus de lieux que je n'ay fait dans ma Carte de la Mer noire, qui est à l'entrée de ce volume, ayant mieux aimé laisser l'espace des Circassiens, & des Abcas vuide, que de le remplir sur la foy de gens si rudes, qui ne savent pas distinguer pour l'ordinaire le Nord d'avec le Midy.

Les Abcas confinent avec les Cherkes. Ils occupent cent milles de côtes de mer entre la Mingrelie & la Circassie. Ils ne sont pas tout à fait si sauvages que les Cherkes, mais ils ont le même naturel pour le larcin & le brigandage. On négocie avec eux avec les précautions que j'ay marquées. Ils ont besoin de toutes choses comme leurs voisins, & n'ont, comme eux, à donner en échange que des créatures humaines, des fourrures, des peaux de dain, & de Tigre, du lin filé, du buis, de la cire, & du miel.

Le

Le 10. Septembre nous arrivâmes à Isgaour. C'est une rade de Mingrelie assez bonne pendant l'Esté. Les vaisseaux qui viennent négocier en Colchide s'y tiennent. Il y en avoit sept grands quand nous y arrivâmes. Notre Capitaine fit d'abord mettre le sien sur quatre anchres, deux à prouë, & deux à poupe, & mit à terre les mats & les vergues. Isgaour est un lieu desert, & sans habitations. On y fait des hutes de ramée à mesure qu'il y vient des Marchands, & lors qu'on se croit en feureté contre les Abcas, ce qui n'arrive pas souvent. Hors de là il n'y a pas une maison.

Avant que d'entrer dans l'histoire des travaux que j'ay soufferts, & des dangers que j'ay courus en Mingrelie, je feray la description du pais & des lieux circonvoisins, sans y mêler rien de douteux, & dont je ne sois tres-bien informé.

La Colchide est située au bout de la Mer noire. Du côté d'Orient, elle est enfermée par un petit Royaume qui fait partie de la Georgie, lequel est appelé *Imirette* par les gens du pais, & par les Turcs *Pachatchouc* ou *Pacha koutchouc*, comme qui diroit *petit Prince*, du côté du Midy par la Mer noire, du côté d'Occident par les Abcas, du côté du Septentrion par le Mont Caucase. Sa longueur est entre la mer & les montagnes. Sa largeur s'étend des Abcas à ce Royaume d'Imirette. Le *Corax* & le *Phase*, fleuves fameux dans les anciens Historiens, à présent nommez *Codours* & *Rione*, luy servent là de bornes. Le premier la separe d'avec les Abcas. Le second d'avec l'Imirette. La longueur de la Colchide est de cent dix milles au plus. Sa largeur est de soixante. Ce que je sçay non seulement de tous les gens du pais qui en conviennent, mais aussi pour l'avoir traversée d'un bout à l'autre. Elle étoit autrefois couverte contre les Abcas du côté du Septentrion, par un mur de soixante milles de long; mais il y a long-tems qu'il est détruit: ses forêts sont aujourd'huy sa deffence, & sa plus grande feureté. Les Habitans du Caucase, qui confinent avec la Colchide, sont les *Allanes* dont le pais faisoit il y a long-tems la frontière Septentrionale de l'Arménie, les *Suanes*, les *Gignes*, les *Caraciales* ou *Cara-cherkes*, peuples plus barbares que leurs noms. Ces *Cara-cherkes*, comme les appellent les Turcs, c'est-à-dire, *Cirassiens noirs*, sont les Circassiens Septentrionaux. Les Turcs les appellent ainsi, quoy que ce soit le plus beau peuple du monde, à cause des brouillards & des nuages qui couvrent sans cesse leur pais. Ils ont été autrefois Chrétiens. On le voit à quelqu'un-unes de leurs manières, & à de certaines

certaines ceremonies qu'ils observent dans leur pais; mais à present ils sont sans Religion. Ils vivent de brigandage, ils vont presque nuds, ils ne savent aucun art liberal, ils n'ont presque rien d'humain que la parole. Ils sont de plus grande taille que les autres peuples, ayant l'air & la voix si féroces, qu'on n'a pas de peine à remarquer que leur esprit & leur cœur le sont pareillement. Ils sont peur quand on les regarde, & sur tout quand on les connoît, & qu'on est bien averti que ce sont les plus resolu affassins, & les plus hardis voleurs du monde.

L'ancien Royaume de Colchos n'étoit pas un si petit Royaume, car il s'étendoit d'un côté jusqu'au Palus Meotide, & de l'autre jusqu'à l'Iberie. Sa ville capitale nommée Cholcos, étoit à l'embouchure du Phasé sur la rive Occidentale, & c'est ce qui fait qu'on donne le nom de Cholchide à la Mingrelie, parce que la Mingrelie se termine à ce fleuve du côté d'Orient. Nos Géographes modernes veulent qu'il y ait une ville nommée *Fasso* au même endroit où étoit Cholcos, mais c'est ce que je puis assurer être faux.

Tous les Orientaux appellent la Colchide *Odische*, & les Cholches *Mingrels*. Je n'ay pû trouver l'Etymologie de ces deux mots. Ce pais est assez inégal. Il a des colines & des montagnes, des vallées & des plaines, ce qui fait une grande diversité, il s'éleve insensiblement du bord de la mer. Il est presque tout couvert de bois, & hormis les terres labourées, qui ne sont pas en grande quantité, tout est bois épais & haut, les arbres se multiplient là si fort, que si l'on n'ôtoit soigneusement les racines qui s'étendent dans les champs labourés, & dans les grands chemins, le pais deviendroit en moins de rien une si épaisse forêt, qu'il ne seroit pas possible de s'en tirer. L'air est assez tempéré pour le chaud, & pour le froid, mais il est fort humide & fort mauvais, à cause de son extrême humidité. Il y pleut presque continuellement. En Esté l'humidité de la terre, échauffée par l'ardeur du Soleil, infecte l'air, cause souvent la peste, & toujours des maladies. Cet air est insupportable aux Etrangers. Il les accable d'abord d'une maigreur hideuse, & les rend en un an de tems jaunes, secs, & debiles. Les naturels du pais en sont moins mal-traités durant leur vie, mais il y en a peu qui la poussent à soixante ans.

La Colchide abonde en eaux. Elles sortent des montagnes du Caucase, & s'écoulent dans la Mer noire. Les principaux fleuves sont le *Codours*, qui est le *Corrax* dont j'ay

j'ay parlé, le *Socom* qui est je croy le *Terfen* d'Arian, & le *Thassiris* de Ptolomée, le *Langur* appelé des Anciens *Astolphe*, le *Cobi*, qu'Arian nomme *Cobo*, lequel avant que d'entrer dans la mer, se joint à un autre fleuve de même grandeur appelé *Cianiscari*, & qui est le fleuve *Cianée*. Le *Tachur* qu'Arian appelle *Sigame*, le *Scheniscari*, c'est-à-dire, le fleuve *Cheval* qu'on nomme ainsi, à cause de la rapidité de son cours, & que les Grecs par la même raison nommèrent *Hippus*, & l'*Abascia* à qui Strabon donne le nom de *Glaucus*, Arian celui de *Caries*, & Ptolomée celui de *Caritus*. Ces deux fleuves se mêlent avec le *Phase* à vingt milles de l'endroit où il se decharge dans la mer. J'ay raporté exprés les noms anciens & nouveaux des fleuves de Mingrelie, parce que tous les Historiens Geographes, principalement Arian, & plusieurs modernes, les placent mal. Outre ces fleuves il y en a encore d'autres petits. Je n'en parle point, parce qu'avant qu'ils entrent dans la mer, ils se perdent dans ceux que j'ay nommez.

Le terroir de Cholchide est mauvais, & produit peu de fortes de grains & de légumes. Les fruits sont presque sauvages. Ils n'ont point de goût. Ils engendrent des maladies. Il en croît en Cholchide de presque toutes les espèces que nous avons en France. Il y a aussi des melons fort gros, mais ils ne valent rien du tout. Ce qui y vient bien c'est le raisin qui est par tout en grande abondance. La vigne croît au tour des arbres, & monte à la cime des plus hauts. J'ay vû de si gros seps, qu'à peine pouvois-je les embrasser. On taille la vigne tous les quatre ans une fois. Le vin de Mingrelie est excellent. Il a de la force, & beaucoup de corps. Il est agréable au goût, & bon à l'estomach. On n'en peut guère boire de meilleur en aucune part de l'Asie. Si les gens du pais savoient faire le vin comme nous, le leur seroit le meilleur du monde; mais ils n'y apportent aucun des soins nécessaires. Ils creusent de gros troncs d'arbres, & s'en servent de cuve. Ils foulent là dedans le raisin. Ils en prénent en même tems le jus, & le versent en de grandes pitarrs ou urnes de terre, qui sont enterrées dans leurs maisons, ou tout proche. Ces vases tiennent chacun deux ou trois ceus pintes. Quand le vase est plein, ils le bouchent d'un couvercle de bois, & mettent de la terre par dessus. Ils couvrent ces urnes de la même manière que j'ay dit, que les Orientaux couvrent les fosses où ils retirent leurs grains.

La terre est si humide en Mingrelie dans le tems des sémences, que pour ne pas trop amolir celle où l'on sème le bled & l'orge, on ne la laboure point. On ne fait que jeter le grain dessus, il vient fort bien de cette manière, prenant racine un pied en terre. Les Mingreliens disent, que s'ils labouroient la terre qui porte l'orge & le bled, elle seroit si molle, que le moindre vent abatroit les tuyaux, & qu'ils ne s'y pourroient tenir droits. Ils labourent la terre, & ils sèment les autres grains avec des focs & des coutres de bois, tirant néanmoins des fillons aussi profonds qu'on seroit avec des coutres & des focs de fer, à cause que la terre est fort molle & fort humide, comme je l'ay dit.

Le grain ordinaire est le *Gom* : Ce grain est menu comme le coriandre, & ressemble assez au millet. On le sème au printems de la même manière qu'on fait le ris. On fait un trou en terre avec le doigt, on met un grain dans ce trou, & on le couvre. Ce grain produit un tuyau de la grosseur du pouce, & de la hauteur d'un homme, au bout duquel il y a un épi qui a plus de trois cens grains. Le tuyau de *Gom* ressemble assez aux canes de sucre. On le cueille au mois d'Octobre, & aussi-tôt on le pend à des clayes élevées & exposées au Soleil. C'est pour le faire sécher. Après qu'il a été vingt jours sur ces clayes, on le serre, on ne le bat qu'à mesure qu'on le veut faire cuire, & on ne le fait cuire qu'aux heures du manger. Il est insipide & pèsant. Il se cuit fort vite, & en moins de demie heure, lors que l'eau où on l'a jetté commence à bouillir, on le remue doucement avec un bâton, & pour peu qu'on appuye dessus, il se met en pâte. Quand tous les grains sont dissous, & la pâte bien pétrie, on diminue le feu, & on laisse ébouillir l'eau, & sécher la pâte dans le chauderon dans lequel on l'a fait cuire.

Cette pâte est fort blanche. On en fait qui l'est autant que la neige. On la sert avec de petites pelles de bois faites exprés. Les Turcs appellent ce pain *Pasta*, les Mingreliens le nomment *Gom*. Il se met en morceaux avec les doigts sans peine. Sa qualité est froide extrêmement, & laxative; il ne vaut rien froid ni réchauffé. Les Circassiens, les Mingreliens, les Georgiens tributaires de Turquie, les Abcas, les habitans du Caucase, tous ceux qui habitent les côtes de la Mer noire depuis le détroit des Palus Meotides jusques à Trebisonde, ne vivent que de cette pâte. C'est leur pain, ils n'en ont point d'autre. Ils y sont si fort accoutumés, qu'ils le préfèrent au pain de froment. Je l'ay remarqué

en la plupart de ces pais-là que j'ay vûs. Je ne m'en étonne pas; car moy-même, quand la nécessité m'eut obligé d'en vivre, j'y pris tant de goût, que j'eus après de la peine à le quitter pour reprendre le pain ordinaire. Je m'en trouvois fort bien, & j'en avois le corps mieux disposé qu'auparavant. J'ay vû en Armenie & en Georgie, beaucoup de grands Seigneurs Turcs & Georgiens, entr'autres le Prince de Teflis & le Pacha d'Acalzické, qui faisoient venir de ce grain, & en mangeoient par délices; Il faut boire du vin pur lors qu'on en mange, pour corriger & temperer sa qualité froide & laxative.

Outre ce *Gom*, il y a en Mingrelie du mil assez abondamment, un peu de ris, du froment, & de l'orge en fort petite quantité. Les gens de condition seulement mangent par délices du pain de blé, le menu peuple n'en goûte jamais.

Les viandes ordinaires du pais sont du bœuf & du cochon, le cochon y est en très-grande abondance, & fort bon, on n'en mange point de meilleur en lieu du monde. Il y a aussi du chevreau, mais qui est maigre, & n'a point de goût. La volaille y est fort bonne, mais fort rare. Lors que j'y étois on n'en trouvoit presque point, à cause de la guerre qui avoit fait ses ravages par tout le pais. Il n'y a point de poisson que le salé qu'on apporte de Turquie, du Thon, & peu d'autre en certain tems de l'année. La venaison qui se mange en Mingrelie est de Sanglier, de Cerf, de Biche, de Dain, & de Lièvre; elle est très-excellente, on n'en peut manger de meilleure. Il y a aussi des Perdrix, des Pailans, des Cailles en quantité, quelques oiseaux de rivière, des Pigeons sauvages qui sont fort bons & gros comme les plus gros Pouléts de grain. J'en ay vû vuider à quoi on tiroit huit ou dix glands tout entiers; j'en étois tout étonné. Les Mingreliens prént ces Pigeons avec des réts, On en prend beaucoup dans l'Automne, l'Hyver ils se retirent au mont Caucase.

La Noblesse de Mingrelie ne s'occupe qu'à la chasse. Elle chasse principalement avec des oiseaux de proie qu'on apprivoise, & dont on se sert ensuite. On peut dire assurément, qu'il n'y a pais au monde si abondant que la Mingrelie en oiseaux de proie, Laniers, Autours, Hoberaux, & autres. Ils font leurs nids dans le mont Caucase. Les petits, dès qu'ils sont éclos, se viennent jeter dans les forêts qui sont au dessous. On en prend en quantité, & on les apprivoise en cinq ou six jours.



De tous leurs vols d'oiseau le plus divertissant est celui du Faucon sur la Gruë. Ils prennent l'oiseau de rivière & le Faisan avec l'Epervier. Ils ont, comme on a en Perse & en Turquie, un petit tambour à l'arçon de la selle. Ils batent dessus pour épouvanter le gibier, & pour le faire lever de l'eau à ce son, alors on lâche l'Epervier dessus. Quand on prend des Herons, on leur ôte les plumes qu'ils ont sur la tête pour en faire des aigrettes, & on les laisse envoler. Les gens du pais assurent, qu'il leur en revient d'autres en leur place tout aussi belles que les premières. Outre les oiseaux que j'ay nommez, & qui se trouvent en Mingrelie, on y en voit d'étranges en forme & en plumage, inconnus en nos quartiers. Il y vient beaucoup d'Aigles & de Pelicans. Le mont Caucase produit tout cela, & une infinité de bêtes ferores, des Tigres, des Leopards, des Lyons, des Loups, des *Chacals*; c'est un animal qui est une espèce de Renard, il ne luy ressemble pas mal, excepté qu'il est plus gros, & qu'il a le poil plus épais & plus rude. C'est, dit-on, l'Hiene des Anciens. En effet, il déterre les morts, & il devore les animaux & les charognes. On enterre les morts en Orient sans bière, & dans leurs suaires. J'y ay vû en plusieurs endroits rouler de grosses pierres sur les fosses uniquement à cause de ces bêtes, pour les empêcher de les ouvrir, & de devorer les cadavres. La Mingrelie est couverte de ces *Chacals* & de Loups. Ils assiègent quelques fois les maisons, & font des hurlemens épouvantables. Le pire est, qu'ils font de grands dégâts dans les troupeaux & dans les haras. Le Prefet des Théatins, qui font en Mingrelie, m'assura qu'en une semaine les loups luy mangerent trois chevaux, & un poulain tout proche de son logis.

Il y a quantité de chevaux en Mingrelie, & d'assez bons. On en entretient beaucoup, parce qu'ils ne coûtent rien à nourrir. Dès qu'on est descendu de dessus, on leur ôte selle & bride, & on les mène paître. On ne les ferre point. On les nourrit du seul pâturage.

La Mingrelie n'a ni villes, ni bourgs, elle a deux villages seulement sur le bord de la mer, toutes les maisons sont (parés ça & là dans le pais, il est difficile de faire mille pas sans en trouver trois ou quatre l'une proche de l'autre. Il y a neuf ou dix Châteaux, le principal s'appelle *Rucs*, c'est où le Prince de Mingrelie se retire. Ce Château a un mur de pierre; mais si mal fait & si mince, que les moindres pièces de campagne le perçeroient. Il y a du canon dedans. Les

autres

autres Châteaux n'en ont point. Voici comme ils sont faits. Au milieu d'une esplanade en un bois fort épais, on bâtit une tour de pierre haute de trente ou quarante pieds, capable de tenir 50 ou 60 personnes. Cette tour est le donjon & le lieu fort du Château. On y serre toutes les richesses du Seigneur, & de ceux qui se réfugient chez luy. Proche de cette tour il y en a cinq ou six plus basses faites de bois, qui servent de magasins pour les vivres, & pour retirer dans un assaut les femmes & les enfans. Outre cela il y a dans l'esplanade plusieurs Cabanes faites les unes de charpente, les autres de branches d'arbres, les autres de cannes & de roseaux. L'espace est fermé par une haye fort épaisse, & par le bois, qui est si épais par tout, qu'il est impossible d'aborder ces retraites que par le chemin taillé, & fait exprès qui y conduit. Quand on apprend que l'ennemy est proche, on rompt le chemin, & on le couvre d'arbres, tellement qu'il est comme impossible de le forcer. Les Colches ne se tiennent dans ces Châteaux que quand ils ont peur de l'ennemy, dès que le danger est passé, ils retournent à leurs maisons.

Les maisons de Mingrelie sont toutes de charpente, comme on est par tout proche des bois, on bâtit à fort bon marché. Les maisons des pauvres gens n'ont point d'étages, celles des Nobles en ont un seulement. Le bas a toujours des estrades pour se coucher & pour s'assoir, à cause de la grande humidité de la terre. Les gens de qualité sont assis sur des tapis, les autres sur des bancs. Les maisons sont fort incommodés & fort sales, elles n'ont ny cheminées ny fenêtres. Le feu s'y fait au milieu. Le jour y entre par la porte. Elles n'ont point de fondement, les voleurs s'y glissent aussi sans peine. Ils font un trou sous la première poutre qui est au rés de chauffée, & qui porte les autres, & ils se fourrent par là dans le logis. Dès qu'on remue, ils sortent avec la même facilité. Cet inconvenient oblige les paisans à n'avoir qu'un grand lieu pour chaque famille. Ils retirent dedans tout ce qu'ils ont, excepté le grain, & quelque fois le vin. Ils y habitent tous ensemble, & ils y enferment la nuit leur bétail.

Le sang de Mingrelie est fort beau, les hommes sont bien faits, les femmes sont tres-belles. Celles de qualité ont toutes quelque trait, & quelque grace qui charme. J'en ay vû de merveilleusement bien faites, d'air majestueux, de visage & de taille admirables. Elles ont outre cela un regard engageant, qui caresse tous ceux qui les regardent, & semble leur de-

mander de l'amour; les moins belles & les âgées se fardent grossièrement, & se peignent tout le visage, sourcils, joues front, nez, manton, les autres se contentent de se peindre les sourcils. Elles se parent le plus qu'elles peuvent. Leur habit est semblable à celui des Persanes. Leur coiffure ressemble fort à celle des femmes d'Europe à la frisure près. Elles portent un voile qui ne couvre que le dessus & le derrière de la tête. Leur esprit est naturellement subtil & éclairé. Elles sont civiles, pleines de ceremonies & de complimens, mais du reste les plus méchantes femmes de la terre, fières, superbes, perfides, fourbes, cruelles, impudiques: il n'y a point de méchanceté qu'elles ne mettent en œuvre pour se faire des Amans, pour les conserver, & pour les perdre.

Les hommes ont toutes ces mauvaises qualitez encore plus que les femmes. Il n'y a point de malignité à quoy leur esprit ne se porte. Ils sont tous éleveés au larcin. Ils étudient, ils en font leur employ, leur plaisir, & leur honneur. Ils content avec une satisfaction extrême les vols qu'ils ont faits. Ils en sont loués, ils en tirent leur plus grande gloire. L'assassinat, le meurtre, le mensonge, c'est ce qu'ils appellent les belles actions. Le concubinage, l'adultère, la bigamie, l'inceste, & semblables vices sont des vertus en Mingrelie. L'on s'y enlève les femmes les uns aux autres. On y prend sans scrupule en mariage sa tante, sa nièce, la sœur de sa femme. Qui veut avoir deux femmes à la fois, les épouse, beaucoup de gens en épousent trois. Chacun entretient autant de concubines qu'il veut, les femmes & les maris sont réciproquement fort commodes là dessus. Il y a entr'eux tres-peu de jalousie. Quand un homme prend sa femme sur le fait avec son gallant, il a droit de le contraindre à payer un cochon, & d'ordinaire il ne prend pas d'autre vengeance. Le cochon se mange entr'eux trois. Ce qui est surprenant, est que cette méchante Nation soutient que c'est bien fait d'avoir plusieurs femmes & plusieurs concubines, parce qu'on engendre, disent-ils, beaucoup d'enfans qu'on vend argent contant, ou qu'on échange pour des hardes & pour des vivres. Cela n'est rien toutesfois au prix d'un sentiment tout à fait inhumain qu'ils ont, que c'est charité de tuer les enfans nouveaux nez, quand on n'a pas le moyen ou la commodité de les nourrir, & ceux qui sont malades quand on ne les sauroit guerir. Leur raisonnement est, que l'on soustrait par là ces innocentes créatures à une misère qui  
les

les feroit beaucoup languir, & qui les engloutiroit enfin. Voilà comme raisonne ce peuple barbare, qui n'a ni pudeur, ni humanité. Je crains à dire le vray qu'en cet endroit on ne manque de foy pour l'histoire, & que les véritez que je raconte ne passent pour des exagérations. Je proteste qu'elles sont tres-certaines, & les faits que je rapporteray le justifieront suffisamment.

Les Gentilshommes du pais ont pouvoir sur la vie & sur les biens de leurs sujets, ils en font ce qu'ils veulent. Ils les prénent, soit femme, soit enfant. Ils les vendent, ou ils en font autre chose comme il leur plaît. Chaque paisan fournit à son Seigneur tant de grain, de bétail, de vin & d'autres danrées selon son pouvoir. Ainsi la richesse est selon le nombre de paisans. Chacun est obligé outre cela de défrayer son Seigneur, un, deux ou trois jours l'année, ce qui fait que tant que l'année dure la Noblesse va de côté & d'autre mangeant les paisans, & par fois ceux d'autrui. Le Prince fait la même vie, de manière qu'on est presque toujours assez empêché de savoir où il est. Quand les paisans de divers Seigneurs sont en différent, leurs Maîtres les accordent. Quand les Seigneurs sont eux-mêmes en différent, la force en décide, celui qui est le plus fort gagne sa cause. Il n'y a point de Gentilhomme en Mingrelie qui n'ait querelle; c'est pour cela qu'ils sont toujours armez, & qu'ils ont toujours autant de gens auprès d'eux qu'ils en peuvent entretenir. Lors qu'ils montent à cheval, ils sont armez de toutes pièces, & leurs gens aussi, ils ne se couchent jamais que l'épée au côté, quand ils s'endorment ils se couchent sur le ventre en mettant leur épée dessous.

Les armes du pais sont la lance, l'arc, la flèche, le sabre droit, & non courbé, la masse d'armes, & le bouclier, il y en a peu qui se servent d'armes à feu. Ils sont bons Soldats, & montent bien à cheval. Ils manient la lance avec beaucoup d'adresse.

Leur habillement est particulier, ils ont peu de barbe hormis les Ecclesiastiques. Ils se rasent le sommet de la tête en couronne, & laissent croître jusques sur leurs yeux le reste de leurs cheveux aussi coupez en rond. Ils se couvrent la tête d'une petite calote de feutre fort fin découpée, taillée sur les bords en plusieurs croissans; l'hyver ils portent un bonnet fourré. Ils sont si gueux & si misérables, que pour ne gêner à la pluye leur calote ou leur bonnet, ils le mettent dans la poche lors qu'il pleut, & vont ainsi tête nuë. Ils  
portent

portent sur le corps de petites chemises qui leur tombent sur les genoux, ils l'enferment dans un pantalon étroit. Il n'y a guère d'habillement au monde plus laid que le leur. Ils portent une corde de plusieurs brasses en ceinture; c'est pour attacher les personnes & le bétail qu'ils enlèvent à leurs voisins, ou qu'ils prennent à la guerre. Les Grands ont des ceintures de cuir large de quatre doigts, couvertes de plaques d'argent, & chacun attache à la sienne un couteau & la pierre à équiper, un fusil à faire du feu, trois bourses de cuir pleines l'une de sel, l'autre de poivre, la troisième d'aleines, de fil, & d'équilles. Les pauvres gens vont presque nus, leur misère est sans pareille, ils n'ont la plupart qu'un méchant feutre pour se couvrir. Ils mettent ce feutre, assez semblable à la chlamide des Anciens, en passant la tête dedans, & ils le tournent comme ils veulent du côté que vient le vent ou la pluie; car il ne couvre qu'un côté du corps, & ne descend que jusqu'aux genoux. On en fait de fins qui résistent à l'eau, & ne sont pas si pesants que les communs, lesquels affomment sur tout quand ils sont mouillés. Qui a une chemise & un méchant calçon est trop riche, presque tous vont nus pieds, les souliers des Colches sont une semelle de peau de buffle, qui n'est point préparée. Cette semelle s'attache aux pieds avec une courroye de même peau qu'on lace par dessus. On n'a pas le pied moins mouillé dans ces sortes de sandales, que si on l'avoit tout nud.

Presque tous les Mingreliens, hommes & femmes, même les plus grands & les plus riches, n'ont jamais qu'une chemise & qu'un calçon à la fois; cela leur dure du moins un an; pendant ce tems ils ne les lavent pas trois fois; mais une ou deux fois la semaine ils les font secouer sur le feu pour les nettoyer de la vermine, dont ils sont toujours pleins, je n'ay rien vû de sale & de dégoûtant comme cela. C'est ce qui fait que les Dames de Mingrelie ne sentent guère bon. J'aprochois toujours d'elles fort épris de leur beauté, mais dès que j'avois été un moment à leurs côtés, la méchante odeur qu'elles rendoient, étouffoit l'amour qu'elles m'avoient donné.

Les Grands mangent assis sur des tapis à la façon des Orientaux. Leur nape est ou de toile peinte, ou de cuir, & souvent ils n'ont qu'une planche. Les gens du commun s'assient sur un banc, on en met devant eux un autre de même hauteur qui sert de table. Toute la vaisselle est de bois, les gobelets en sont aussi. Les gens de qualité ont un peu d'ar-

genterie, C'est la coutume de ce pais sauvage, que tout le monde sans distinction, soit de l'un, soit de l'autre sexe mange ensemble, le Roy & toute sa suite jusqu'à ses pallefreniers. La Reine, ses femmes, ses filles, ses domestique & tout, ce qui est à son service jusqu'au dernier laquais. Ils mangent en des cours lors qu'il ne pleut point. On se range en rond ou par files, & l'on se met plus haut ou plus bas, selon la qualité. Quand il fait froid on fait de grands feux dans la cour où l'on mange, le chauffage ne coûte rien là, car ce n'est que bois, comme j'ay dit. Lors qu'on est assis pour manger, quatre hommes dans les grandes maisons apportent sur les épaules une grande chaudière de *Gom*, ce grain cuit dont j'ay parlé. Ordinairement un gueux à demi nud en sert avec une pelle de bois à chacun un morceau, qui pèse bien trois livres. Deux autres serviteurs un peu moins mal-faits apportent un chauderon de ce grain plus blanc que l'autre. On n'en sert qu'aux personnes de condition. Les jours ouvriers on ne donne que cela au commun du logis, les maîtres ont un peu de legumes, ou de poisson sec rôti, ou un peu de viande. Les jours de fête, ou lors qu'on traite quelqu'un, on tue ou un cochon, ou un bœuf, ou une vache à moins qu'on n'ait de la venaison. Aussi-tôt que l'animal est égorgé, ils l'habillent & le mettent au feu sans sel, & sans sauce dans cette grande chaudière où ils font cuire leur pâte, lors que la viande a un peu bouilli, ils la tirent de dessus le feu, jettent le bouillon, & la servent ainsi demi crüe sans aucun assaisonnement. Le maître du logis a toujours devant luy une fort grande portion de viande. On luy sert aussi la plupart des legumes, tout le pain, toute la volaille, tout le gibier. Il en envoie à ses hôtes, & à ceux qu'il veut caresser. On porte tout à la bouche avec les doigts, & si salement, qu'il n'y a qu'une grande faim qui pût faire manger à la table de ces barbares les moins honnêtes gens de nôtre Europe. Quand on a commencé à manger, il y a deux hommes qui donnent à boire à la ronde. Chez les gens du commun ce sont des femmes ou des filles qui le font. C'est la même incivilité parmy eux de demander du vin, & d'en refuser, il faut attendre qu'on en presente, & le prendre quand il est présenté. On ne donne pas moins de demi septier à chaque coup: le tour se fait trois fois dans les repas ordinaires, aux fêtes & aux banquets les conviez & les personnes considérables boivent jusqu'à-ce qu'ils soient yvres.

Les Mingreliens & leurs voisins sont de tres-grands yvrognes. Ils passent les Alemans à boire, & tout le Nord. Ils ne mêlent jamais leur vin, hommes & femmes tous le boivent pur. Lors qu'ils sont échauffez, ils trouvent les coupes de chopine trop petites. Ils boivent dans les plats & à la cruche. J'ay logé près de Cotatis chez un Gentilhomme des plus grands beuveurs du pais; pendant que j'étois chez luy, il fit un festin à trois de ses amis, ils s'échauffèrent tous quatre si fort à boire depuis dix heures du matin jusqu'à cinq heures au soir, qu'ils burent une charge & demie de vin, une charge de vin pese 300 livres. Dans les festins de ces peuples c'est une coûtume pratiquée de tout le monde de se lever de table, & d'aller à ses besoins autant de fois qu'on en est pressé. On s'y remet sans jamais laver ses mains. Ils excitent à boire autant qu'ils peuvent les conviez & leurs amis, & c'est sur tout à table qu'ils observent des civilitez, & se font des complimens. Leurs entretiens d'homme à homme sont des contes de vols, de guerre, de combats, d'assassinats & de vente d'esclaves: ceux qui se font avec des femmes sont assez deshonnêtes; car elles se plaisent à tous les discours d'amour, de quelque lubricité, & de quelqu'effronterie qu'ils soient mêlez, & elles n'ont point de honte des mots les plus sales. Leurs enfans aprenent ces mots & ces discours aussi-tôt qu'à parler. Ils n'ont pas dix ans que tout leur entretien avec les femmes sont plus deshonnêtes qu'on n'oseroit dire. L'éducation des enfans est sans exageration la plus méchante du monde en Mingrelie. Le pere les élève au larcin, la mere les forme à la turpitude.

La Mingrelie est aujourd'huy fort deshabitée, elle n'a pas plus de vingt mille habitans. Il n'y a que trente ans qu'elle en avoit 80 mille. La cause de cette diminution vient de ses guerres avec ses voisins, & de la quantité de gens de tout sexe que les Gentilshommes ont vendus ces dernières années. Depuis long-tems on a tiré tous les ans par achapt ou par troc douze mille personnes de Mingrelie; tout cela va entre les mains de Mahometans, Persans, & Turcs, n'y ayant qu'eux qui les viennent querir. On en emmène trois mille tous les ans à droiture à Constantinople, on les a en troc de draps, d'armes, & d'autres choses que j'ay dit qu'on apporte en Mingrelie. Il y vient tous les ans quelque douze voiles de Constantinople & de Caffa; & plus de soixante felouques de Gonié, d'Irissa, de Trebifonde. Ce qu'elles chargent en Mingrelie outre les esclaves, c'est de la soye, du lin en fil & en

toile, de la semence de lin, des peaux de bœuf, des Marthre, du Castor, du buis, de la cire, du miel. Le miel de Mingrelie est fort bon, il y en a de deux sortes, du roux, & du blanc: le blanc n'est pas en si grande quantité que l'autre; mais il est beaucoup meilleur & plus doux: le sucre raffiné ne l'est pas plus: c'est un manger fort delicat. Il est ferme sous la dent. Outre le miel domestique il y en a un sauvage qui se trouve dans les trous, & dans les fantes des arbres, il est fort abondant. Les vaisseaux de Caffa l'emportent pour la Tartarie, où l'on en fait avec du grain un breuvage tout à fait violent. Les Turcs font un grand profit sur ce qu'ils emportent de Mingrelie, ce qu'ils achètent un écu ils le revendent quatre. Leur grand profit est sur les esclaves.

C'est une chose qui n'est pas croyable que l'inhumanité des Mingreliens, & cette cruauté desnaturee qu'ils ont tous pour leurs compatriotes, & que quelques-uns ont pour leur propre sang. Ils ne cherchent que l'occasion de s'emporter contre leurs vassaux pour avoir quelque prétexte de les vendre avec leurs femmes & leurs enfans. Ils enlèvent les enfans de leurs voisins, & en font la même chose: ils vendent même leurs propres enfans, leurs femmes & leurs meres. On m'a montré plusieurs Gentilshommes qui ont été desnaturez jusqu'à ce point. Un d'eux vendit un jour douze Prêtres. L'Histoire de cette méchanceté a une particularité étrange, & elle merite bien d'être rapportée comme un exemple sans pareil. Ce Gentilhomme devint amoureux d'une Demoiselle, il resolut de l'épouser, quoy qu'il eût déjà une femme. Il demanda la Demoiselle, & l'obtint. C'est la coûtume en Mingrelie d'acheter les femmes, on les achete selon la condition, selon l'âge, selon la beauté. Le Gentilhomme ne savoit ou prendre ce qu'il avoit promis pour obtenir sa maîtresse, & ce qu'il luy falloit pour la nôce qu'en vendant des gens. Ses sujets qui aprirent son dessein s'enfuirent, & emmenèrent leurs femmes & leurs enfans. Reduit au desespoir, il s'avisa de cette perfidie tout à fait outrée. Il invita douze Prêtres à venir chez luy dire une Messe solemnelle, & faire un sacrifice. Les Prêtres y allèrent bonnement, ils n'avoient garde de penser qu'on les voulût vendre aux Turcs, ne s'étant jamais rien vû de pareil en Mingrelie. Le Gentilhomme les reçût bien, leur fit dire la Messe, leur fit immoler un bœuf, & les en traita ensuite. Quand il les eut bien fait boire, il les fit prendre par les gens, les fit enchaîner, leur fit raser la tête & le visage, & la nuit suivante il les ména à un vaisseau

Turc

Turc où il les vendit pour des meubles & des hardes; mais ce qu'il en tira ne suffisant pas encore pour payer sa maîtresse & pour faire sa nôce, ce tigre prit sa femme, & l'alla vendre au même vaisseau.

Tout le commerce de Mingrelie se fait par échange, on donne marchandise pour marchandise, l'argent n'a point de prix arrêté entre le peuple, celui qui a cours, c'est les piaftres, les écus de Hollande & les *abassis*, qui sont des pièces faites en Georgie au coin de Perse, de la valeur de dixhuit sols chacune. Le Prince de Mingrelie qui mourut il y a vingt ans, avoit commencé à faire battre monnoye. Cela ne dura pas, à cause du peu d'argent qu'on apporte dans le pais, & parce que le pais n'en produit point du tout. Il ne produit non plus ny or, ny autre metal. Je ne sçay ce qu'est devenu ce gravier d'or & ce sablon d'or que les Anciens disent qu'on y recueilloit avec des toisons, & qui a donné sujet à la fable de la toison d'or. On n'en trouve en Colchide, ny dans les montagnes, ny dans les rivières, & de quelque côté que l'on se tourne il n'y a pas moyen d'accorder là dessus l'antiquité avec le tems présent.

La Mingrelie entière ne fait que quatre mille hommes d'armes. A la verité ce sont presque tous gens de cheval. Il n'y a que trois cens piétons avec cette cavalerie. Ces soldats ne sont point distribués en Regimens, ny en Compagnies. Chaque Seigneur & chaque Gentilhomme mène ses gens au combat sans ordre, sans rang, sans officiers, il s'en fait suivre toujours aussi bien en fuyant qu'en chargeant l'ennemy.

Les guerres des Mingreliens & de leurs voisins, ne sont proprement que des courses & des pillages, & lors qu'ils attaquent l'ennemy, ils le font fort impetueusement; car ils ne manquent pas de courage & de resolution. S'ils mettent l'ennemy en fuite ils le suivent & courent tout son pais, brûlent, pillent par tout, emmènent toute sorte de personnes, & après ils se retirent avec la même impetuosité. Ils prennent le plus de prisonniers qu'ils peuvent, de sorte que dès qu'ils ont abatu quelqu'un de cheval, ils sautent à bas du leur, lient le vaincu de la corde que j'ay dit qu'ils portent en ceinture, & le donnent à garder à leurs valets. Celui qui a pris un prisonnier a sur luy pouvoir de vie & de mort, il en peut faire tout ce qu'il veut, d'ordinaire il le fait esclave, & le vend aux Turcs. Lors que ces peuples sont assailis, ils se presentent au passage de quelque rivière, & mettent de la

Mousqueterie

Mousqueterie en embuscade, tâchant d'empêcher le passage à l'ennemy. Si l'ennemy les force, ils s'enfuient, & se retirent dans le bois, laissant le pais à sa mercy. De cette sorte les guerres de ces peuples ne durent guères. En moins de quinze jours cela est fini, l'ennemy est retiré, il a ravagé tout le pais.

Les entrées du Prince de Mingrelie montent tout au plus à vingt mille écus par an. Elles proviennent des Douanes de ce qu'on apporte dans le pais, & de ce qu'on en emporte, des gens qu'il vend, & des avanies qu'il fait. Il met tout ce revenu en ses coffres, car il ne dépense pas un denier, ses vassaux le servent sans gages, & son domaine luy fournit tant de vivres pour toute sa maison, qu'il en a de reste. Il envoie souvent au Roy de Perse des Faucons, & de toute sorte d'oiseaux de proye. Le Roy luy envoie pour cela des brocards d'or & de soye, des tapis, des armes, de la vaisselle, & plusieurs autres choses dont un Prince gueux, comme celui de Mingrelie, peut avoir besoin. Il entretient un pareil commerce avec le Cam de Georgie. Sa Cour dans les fêtes solemnelles est de deux cens Gentilshommes, dans les autres jours il y en a environ six vingt. Son train est de trois cens personnes sans les Gentilshommes. Celui de la Princesse est de cent personnes d'un & d'autre sexe. Aux grandes fêtes elle a une Cour de plus de soixante Dames bien faites & bien vêtues.

La Religion des Colches à je crois été autre fois la même que celle des Grecs. Des Historiens Ecclesiastiques disent qu'une esclave convertit à la foy de Jesus Christ le Roy, la Reine & les Grands de Colchide du tems de Constantin le Grand, qui envoya à ces nouveaux convertis des Prêtres & des Docteurs pour les baptiser, & pour les instruire dans les mystères du Christianisme. D'autres disent, qu'ils doivent la connoissance du Christianisme à un *Cyrille* que les Esclavons appellent en leur langue *Chiusil*, qui vivoit environ l'an 860. Les Mingreliens montrent sur le bord de la mer en un lieu nommé *Pigivitas*, proche du fleuve *Corax*, une Eglise qui a trois nefs, & qui est fort grande. Ils assurent que S. André prêcha à l'endroit où cette Eglise est bâtie. Je l'ay vû de loin, c'est un ancien bâtiment autant qu'on le peut juger d'un mille de distance. Le *Catholicos* y va une fois en sa vie faire l'huile Sainte que les Grecs appellent *Mirone*. Je n'ay discoursu de Religion avec aucun Mingrelien, n'en ayant trouvé aucun qui sçût ce que c'est que Religion, que Loy, que péché, que Sacrement, que service divin; tout ce que

Z

j'ay

j'ay sçeu sur cela est, que les femmes allument quelque fois de petites bougies, & les attachent à la porte de leur logis, ou d'une Eglise, font brûler en même tems un grain d'encens, & se tournent vers le Soleil, en faisant de grandes inclinations de corps, & des signes de croix de la tête aux pieds.

Des Prêtres & des Evêques font les ceremonies Ecclesiastiques, ils disent la Messe, & ils baptisent. Je les ay vûs dans ces fonctions à quoy jamais presque personne n'assiste, faute de devotion. Comme je n'entendois point la langue qu'on y parloit, j'aime mieux au lieu de conter ce que j'ay vû, & ce que j'ay ouy dire, rapporter ce qui se trouve dans un manuscrit Italien sur la Religion de Mingrelie & des Georgiens, c'est du Pere *Dom Joseph Marie Zampy* Mantouan, Prefet des Théatins qui sont en Mingrelie. Ce Pere, qui m'en a fait present, y a été 23 ans. Il n'en doit ignorer ny les ceremonies, ny la créance, il en a écrit amplement. Voicy ce qu'il en dit de plus particulier, & dans l'ordre même où cela se trouve dans le manuscrit.

Les Mingreliens sont tombez dans le plus profond abîme d'ignorance & de tenebres où l'esprit humain puisse être jetté, le peuple n'a pas la moindre idée de Foy & de Religion, la plupart tiennent pour fable & invention la vie éternelle, le Jugement universel, la Resurrection des morts; le Clergé ne fait aucun des devoirs Ecclesiastiques, & presque tous ne savent ny lire ny écrire. Ils ont entièrement perdu la connoissance du vray service de Dieu, les Prêtres font profession publique de prédire l'avenir, & enseignent qu'ils voyent dans leurs livres les événemens futurs. Les Mingreliens sont si fort prévenus & entestez de cette tromperie, que dès que quelqu'un est malade ils appellent les Prêtres, non pour se confesser à eux, ny pour leur recommander son ame, c'est à quoy le malade ne pense point du tout; mais c'est afin qu'ils regardent dans leur livre s'il doit mourir de la maladie dont il est attaqué, qu'ils en prédisent les suites & le succes, qu'ils luy déclarent pour quelle cause il est devenu malade. Le Prêtre se met alors à feuilleter attentivement le livre qu'il porte avec luy, & après en avoir tourné tous les feuillets, il prononce avec une voix d'Oracle que telle *Cati* (les Mingreliens appellent ainsi les Images) s'est irritée contre luy & l'a frappé de maladie, qu'elle ne s'appaisera que par un present, & que si il ne luy en fait promptement un bon, elle le tuera. Ce present consiste en une chevre, ou en un cochon, ou en un bœuf, ou en argent. Le pauvre malade qui apprehende fu-

rieusement

rieusement la mort, ne manque point à l'heure même de donner aux Prêtres ce qu'ils luy ordonnent d'offrir à l'Image, ils le prennent pour eux, & trompent ainsi le malade.

Le *Catholicos* de Mingrelie est le chef du Clergé de ce pais, de celui des Abcas, de celui de Guriel, de celui du mont Caucaze, & de celui d'Imirette. Le Prince de Mingrelie le fait & le dégrade comme il luy plaît: son revenu est grand, ayant plus de 400 vassaux, qui entretiennent sa maison de tout ce qui est nécessaire à la vie, & qui luy fournissent beaucoup d'autres choses. Il vend de leurs enfans aux Turcs: son employ est de visiter les Dioceses, il n'a pas en vûe dans ses visites le bien de son troupeau, l'instruction des peuples, l'examen de la conduite du Clergé: c'est un soin dont il ne s'embarasse nullement, & à quoy il ne pense jamais; tout le but de ses visites est d'amasser de l'argent, en sucçant le sang des pauvres, & leur prenant ce qu'ils ont. La suite du *Catholicos*, quand il va en cette visite, est de deux cens personnes.

La sainteté extérieure de ce Pontife consiste en une continuelle abstinence de chair, en celle de vin durant le Carême, & en de longues oraisons le jour & la nuit. Il est si ignorant, qu'à peine sçait-il lire dans le Brévière & le Missel. Il y a trop de choses à dire sur sa simonie pour en entreprendre le recit. Je me contenteray de dire qu'il ne consacre point d'Evêque à moins de 600 écus, qu'il ne celebre point de Messe des morts à moins de huit cens, qu'il ne dit les autres qu'à cent écus chacune. Il prend beaucoup d'une confession. Il y a quelque tems que le Vizir du Prince de Mingrelie étant malade, il se confessa à ce Prelat, & luy donna cinquante écus, le *Catholicos* fut si mal satisfait de ce payement, que le Vizir étant retombé après, & l'ayant envoyé querir pour se confesser de nouveau, il luy fit dire qu'il eût premièrement à le payer de la précédente confession, & qu'il iroit entendre celle qu'il vouloit faire.

Il y a six Evêque en Mingrelie, ces Prelats n'ont aucun soin des ames, & ne visitent jamais ny les Eglises, ny leur Diocèse. Ils laissent tomber les Prêtres en toutes sortes d'erreurs, & le peuple se prostituer à tous vices. Ils ignorent la forme du Bapême, ils laissent subsister la Polygamie, ils souffrent que des meres enterrent vifs leurs enfans nouveau-nés. On les a repris souvent de l'indulgence qu'ils ont pour cette cruauté plus que barbare. La remontrance n'a rien operé du tout, cette inhumanité est tournée en coutume, le Clergé

Clergé la souffre, le Prince la laisse pratiquer à qui veut. L'occupation des Evêques sont les festins continuels. Ils s'enyvrent presque tous les jours. Ils sont riches, ils s'habillent somptueusement. Leur principal revenu vient de ce qu'ils tirent de leurs sujets, & des femmes & des enfans de leurs sujets qu'ils vendent aux Turcs.

Ils s'abstiennent de chair à la façon des Evêques Grecs, & renferment dans la pratique du jeûne toute la Religion Chrétienne. Ils s'imaginent qu'ils ne sont obligés à aucun autre devoir, & qu'en jeûnant on s'acquitte de tous les préceptes du Christianisme. Ils entretiennent l'Eglise Cathédrale assez propre, & bien ornée d'Images à la Grecque, parées d'or & de pierreries. Ils croient qu'ornant les Images, ils font à la justice de Dieu, & que l'offrande de quelque bijou qu'on fait à une Image, efface tous les pechez. Ils prennent cette voye d'expiation ceux qu'ils font. Ils ne se confessent presque jamais.

Leur habillement est superbe pour le pais, étant d'écarlate, & de velours. Il n'est guère différent de celui des séculiers; ce qui les en distingue particulièrement c'est leur barbe longue, & un bonnet noir, rond & haut, fait comme celui des Moines Grecs. Ils portent des chaînes d'or au col, ils vont à la chasse, ils vont aussi à la guerre à la tête de leurs sujets, & ne combattent pas moins courageusement que les autres Gentilshommes. Il y en a beaucoup qui ne sont point sacrés, cela ne les empêche pas de donner les ordres tout de même que s'ils l'étoient.

Il y a en Mingrelie des Religieux de l'ordre de S. Basile, on les appelle *Berres*. Il vont habillés comme les Moines Grecs, & observent leur façon de vivre. Un enfant est fait Religieux par son pere & sa mere seulement. Ils le consacrent en luy mettant dès l'enfance un bonnet noir en tête, luy laissant croître les cheveux, l'empêchant de manger de la viande, & luy disant pour toute raison qu'il est *Berre*. Le pauvre enfant n'apprend autre chose de sa condition, & n'a soin toute sa vie que d'observer le jeûne comme ceux qui portent même nom que luy.

Il y a aussi des Religieuses de ce même ordre, elles observent le jeûne & portent un voile noir, elles n'ont ny clôture, ny vœux, ny subordination. Qui veut prendre le voile & le jeûne, & qui le veut quitter après l'avoir pris, le fait à discrétion, cela dépend de la volonté de celle qui prend cette façon de vie, soit fille, soit femme, soit veuve,

soit

soit repudiée, soit libre, soit esclave, aucune condition n'est privée de cette liberté.

Les Prêtres de Mingrelie sont en grand nombre. Ce sont des misérables qui vivent de tout ce qu'ils peuvent gagner, ils se remarient autant de fois qu'il leur plaît. Pour être admis à la Prêtrise il ne faut que savoir lire, & avoir appris une seule Messe par cœur. L'Evêque ne fait aucun examen de ceux à qui il donne les ordres, étant souvent plus ignorant qu'eux. Pourvu que celui qui desire être fait Prêtre luy donne la valeur d'un cheval il le sacré. Dieu seul connoît le pitoyable état de ces mal-heureux Prêtres, & la validité de leur Sacerdoce; car il est même toujours incertain s'ils sont baptisés, & si les Evêques qui leur ont donné les ordres; sont sacrés ou baptisés eux-mêmes.

On ne peut exprimer le mépris qu'on a pour ces Prêtres. Ils labourent leurs terres, & celles de leurs Seigneurs, n'étant pas moins esclaves que les séculiers, ils les suivent à la guerre, les servant à porter leur bagage. La cause du mépris qu'on a pour eux est leur ignorance, leur gourmandise, & leur misère: cette misère est si grande, qu'ils vont nus pieds, vêtus d'habits déchirés qui ne leur couvrent que les endroits du corps qu'on a plus de soin de cacher. On n'a du respect pour eux que lors qu'ils sont à table, car on leur donne à boire les premiers, & on les prie de benir le vin & les viandes lors qu'ils disent la Messe, & quand ils sont auprès d'un malade à chercher dans leur livre quelle Image est irritée contre luy, & l'offrande dont il la faut apaiser. On distingue seulement à la barbe les Prêtres d'avec les séculiers; les Prêtres la portant fort longue. Les séculiers n'en ont presque point.

La plupart de leurs Eglises n'ont point de cloches, ils appellent le peuple au son d'une planche de bois qu'ils touchent d'un bâton. Les Images des Eglises Episcopales sont bien vêtues. Le peuple leur offre des cornes de cerf, des machoires & des dens de sanglier, des ailes de faisan, & des armes, afin que l'Image luy fasse avoir d'heureux succès à la chasse & à la guerre. Les Eglises paroissiales sont plus sales que des étables. Les Images qu'il y a dedans sont brisées, couvertes d'araignées & de poussière. Le *Sancta Sanctorum* est si sale; que j'ay horreur de le dire. Les paremens d'Autel sont des guenilles puantes, déchirées, tachées de vin, leur calice est un gobelet de bois sale au possible, leur patene est un plat de bois aussi sale & aussi gras que le calice.

A a

Ils

Ils prennent pour purificateur les courtines du *Sancta Sanctorum* qui sont encore plus sales que tout ce que j'ay dit, & j'en dis moins qu'il n'y en a pour ne pas dégoûter le lecteur. Les Eglises Episcopales sont assez nettes & assez bien ornées. Plût à Dieu que chaque Evêque eût autant de soin de l'education & de l'instruction de son troupeau, que de la parure & de la netteté de son Eglise.

Le culte qu'ils rendent aux Images est un culte d'idolatrie. Ils les adorent, non d'une adoration relative, mais d'une adoration qui se termine & s'arrête toute à la matière, c'est-à-dire, à cette figure materielle qui est devant les yeux. Les Images qui sont les plus belles sont les mieux servies, & les plus dévotement adorées, comme aussi celles qui sont d'une matière précieuse, comme d'or, celles qui sont les mieux parées de bijoux & de pierreries, & sur tout celles qui ont la réputation d'être fort cruelles, de s'irriter furieusement, de tuer les gens contre qui elles se courroucent : ces dernières sont servies avec un respect incroyable, le peuple d'aussi loin qu'il aperçoit l'Eglise où elles sont enfermées se jette en terre, se bat la poitrine, les conjure de tuer leurs ennemis & ceux qui leur ont dérobé quelque chose. Ils ont une peur horrible de jurer par ces Images révérees, le jurement qui se fait par elles est incontestable. On croit tout ce qui se jure là dessus. Il y a beaucoup de gens qui ne veulent jamais les attester même dans les vérités les plus certaines, de peur qu'elles ne les tuent, & ceux qui font serment par des Images, le font par celles seulement qui sont d'un visage agréable, doux, riant, & qui n'ont point la réputation d'être des meurtrières & des sanguinaires.

Le culte des Images ne se fait point dans la vue des biens spirituels, & pour obtenir d'elles du secours pour l'autre vie, car les Mingreliens n'en reconnoissent point d'autre que la présente. Ils n'ont pour objet qu'une horrible & servile crainte que les Images ne les fassent mourir, ne les accablent d'infirmités, ne les donnent en proie avec leurs biens aux larrons & à la rage de leurs maîtres, & ne les jettent dans les fers des Turcs. Lors qu'on leur a fait quelque vol ils vont à l'Eglise où est l'Image qu'ils adorent avec plus de confiance. Ils luy offrent deux pains & une bouteille de vin. Ils luy font des révérences, ils enfoncent un pieu en terre devant elle, & ils luy tiennent ce discours. Tu fais bien, ô Image, qu'on m'a dérobé telle & telle chose, & que je ne puis en découvrir le larron. Dans la douleur où j'en suis je te fais

ma

ma prière, je t'offre ce présent, afin que tu le fasses mourir, que tu l'extermines, que tu l'enfonces dans l'abîme de la même sorte qu'en ta présence j'enfonce ce pieu en terre. Le Prêtre est présent à tout cela. Il prend l'offrande & la tourne au tour de la tête du suppliant, & après ils vont tous deux la manger à son logis. De toutes les Images dont ce peuple aveugle craint plus de cruels traitemens, il n'y en a point de redoutées comme celle de S. Giobas. Ils content que cette Image étant un jour portée en voyage, & passant auprès d'un marais plein de grenouilles, le bruit qu'elles firent l'étonna, & la mit si fort en colère, qu'elle s'envola dans une Eglise qui est sur une montagne. Ils assurent qu'elle tuë tous ceux qui approchent trop près d'elle. Lors que quelqu'un va l'invoquer, il ne s'en approche qu'à vûe. Il luy jette de loin son présent, & se tient toujours dans l'éloignement pendant qu'il fait son oraison. Les Mingreliens sont fort zélés chacun pour l'honneur & pour les prouesses de l'Image de sa Paroisse, chacun vante les exploits de celle qu'il adore, les vengances qu'elle a prises courageusement de ses ennemis, la promptitude avec laquelle elle donne la mort à ceux qui tombent dans sa disgrâce. Au reste les Mingreliens ne rendent nul honneur aux Images des Catholiques Romains, & n'ont pour elles aucune considération. Leur grand Saint est Saint George comme aux Georgiens, aux Moscovites, & à tous les Grecs.

Ils ont beaucoup de Reliques. On dit que les principales leur ont été apportées par des Prélats qui se retirèrent chez eux quand Constantinople fut prise par les Turcs, ayant peur qu'elles ne tombassent entre les mains des infideles. Nos Peres Théatins ont vû un morceau de la vraie croix long d'un palme, (c'est un peu plus de huit pouces du pied François,) une chemise de la Sainte Vierge. Elle est de couleur tirant sur le jaune, parsemée de fleurs, brodée à l'éguille. Sa longueur est de huit palmes Romaines, sa largeur de quatre, les manches en sont courtes, mais larges d'un palme, le col est étroit. Cette chemise est enfermée dans une cassette d'ébène garnie d'argent. Ils ont encore une main de Sainte Marine sèche enchaînée dans de l'or garni de petites pierreries. Une autre main de Saint Quiric, plusieurs ossemens enrichis en or & en argent. Les Saints langes dans lesquels la bien-heureuse Vierge envelopa J. C. Un petit quadré où il y a des poils de sa barbe, & de la corde de sa flagellation. Le Prince de Mingrelie tient ces Reliques en sa garde. Lors qu'on



qu'on les montra à nos Peres on les étendit sur un tapis. Chacun, tant Prêtre que séculier, les manioit avec tres-peu de vénération. Les Mingreliens les estiment beaucoup moins que les chasses où elles sont renfermées. Ils ne portent aucun honneur aux Reliques, & les traitent tout-à-fait indignement.

Leur Messe est à la Grecque. Les Prêtres celebrent souvent sans autre habit Sacerdotal qu'une chemise. S'ils sont sans souliers, ils mettent une petite planche de bois devant l'Autel, & se tiennent dessus. Et si un Prêtre se rencontre chez quelqu'un qui demande une Messe, le bon Prêtre ne se donne pas la peine d'aller la dire à l'Eglise. Il entre dedans le lieu où on garde le vin, prend là dedans le premier aix qu'il trouve, quelque sale & couvert de poussière qu'il soit, pour luy servir d'autel. Il se fait prêter quelque vieille chemise, ou quelque autre linge qu'il met sur ses épaules, & se fait donner un peu de farine dont il pétrit un petit gâteau qu'il fait cuire dans la cendre. Il prend ensuite pour luy servir de calice & de patenne un gobelet, & un plat du logis, tout gras & tout sale qu'il puisse être. Il n'a besoin d'aucun linge, ses mains luy servent de purificateur: il dit la Messe par cœur. Le Messel des Mingreliens est un petit livre écrit en Georgien. Plusieurs Prêtres n'ont qu'un Messel déchiré, où les feuilles sont brouillées, & où quelque fois la Messe n'est pas. Tout cela ne les embarasse point. Ils disent la Messe pendant qu'ils la cherchent dans le Messel, & souvent ils l'ont dite avant que de l'y avoir trouvée; car, comme je viens de dire, ils la savent par cœur. Tout cet office se fait avec tres-peu de modestie, tant qu'il dure ils discourent entr'eux de diverses matières. Pendant le Carême on ne dit la Messe que le Samedi & le Dimanche, à cause que tous les autres jours il faut jeûner, & qu'ils tiennent que la communion rompt le jeûne.

Ils consacrent indifferemment en pain azime, ou en pain levé. Ils ne mettent point d'eau dans le calice, horsmis quand le vin est fort. Ils disent qu'on peut célébrer avec du vinaigre aussi bien qu'avec du vin. M'étant enquis (*c'est toujours le manuscrit qui parle*) à plusieurs Prêtres de la forme de la Consécration, je n'en ay jamais trouvé qu'un qui me l'ait sçeu dire. Je luy demanday si après la consécration, le pain & le vin sont substantiellement le corps & le sang de J. C. Ce Prêtre Mingrelien se mit à rire, comme si on luy avoit proposé une plaisanterie, & me répondit, qui est-ce qui

mettroit

mettroit J. C. dans le pain? & par quelle voye peut-il y entrer? de quelle manière peut-il être contenu en un si petit morceau de pain? pour quelle cause aussi voudroit-il quitter le ciel & venir en terre? on n'a jamais ouï rien de semblable à ce que vous demandez. Je demanday de plus si la Messe étoit valide sans les paroles de la Consécration. Il me dit que la Messe étoit sûrement valide sans cela, mais que le Prêtre, qui ne prononçoit point les paroles de la Consécration faisoit une grande faute. Quand à l'intention de consacrer requise en celui qui consacre, c'est une chose dont les Prêtres Mingreliens ne savent rien du tout.

Ils font le viatique une fois l'année, savoir le Jeudy Saint. Ils le gardent dans une bourse de cuir, ou de toile qu'ils portent par tout attachée à la ceinture. Ils n'ont pas plus de reverence pour ce viatique que pour un morceau de viande; comme par exemple, lors qu'ils se couchent, ils mettent sous le chevet avec leurs autres hardes la bourse où il est enfermé, & quand on le leur vient demander pour un malade, ils ouvrent leur bourse, & tirent un petit morceau, qu'ils envoient par la personne qui leur est venu faire le message, soit homme, soit femme, soit un enfant. Et parce que ce viatique est d'ordinaire fort sec, on le broye avec les mains sur une pierre, ou dans un plat, sans aucun égard aux fragmens & aux miettes qui en tombent. On le met après dans du vin, & on le fait prendre ainsi au malade. Au bout de l'an les Prêtres jettent sur l'Autel ce qu'ils ont de reste du viatique, où les souris le viennent manger d'ordinaire. On pourroit juger de là seulement quelle est l'opinion & la créance des Mingreliens sur le Saint Sacrement.

Ils oignent au front les enfans dès qu'ils sont nez. L'huile de cette onction s'appelle *Myrone*. Le Baptême ne s'administre que long-tems après, & personne ne fait baptiser son enfant, s'il n'a moyen de faire un festin après le Baptême. C'est ce qui fait que beaucoup d'enfans meurent sans le recevoir. Lors qu'ils le conferent à quelqu'enfant, ils ne le portent point à l'Eglise, mais dans la cave. Le Prêtre sans prendre d'habit sacerdotal s'assit là, & lit long-tems dans un livre. Après une longue lecture le Parrain dépouille l'enfant, & le lave entièrement avec de l'eau, puis le frote avec du Myrone que le Prêtre luy met en main. Cela fait, on rabille l'enfant, & on luy donne à manger. Le Prêtre, le Pere, le Parrain, & les invitez se mettent à table. Il n'y a pas un Prêtre qui sache la forme du Baptême, ainsi il n'y a point de doute

B b

que

que leur Baptême ne soit tousz fait invalide. Dans cet égard nos Peres Théatins baptisent autant d'enfans qu'ils peuvent. Ils leur donnent le Baptême sous prétexte de leur appliquer un médicament, cachant de cette façon l'office de Piétrise sous l'apparence d'une operation de medecine.

Il y a peu de gens en Mingrelie, soit Ecclesiastiques, soit Seculiers qui se confessent, & je croy même pouvoir dire qu'il n'y en a presque point. Ils tiennent qu'on satisfait pour ses pechez en offrant des dons aux Images auxquelles toute leur Religion s'adresse & se termine. Ils n'ont point l'Extreme Onction, & ne la connoissent pas. Ils ne croient point que l'Ordination imprime de caractère ineffaçable: C'est pourquoy ils ordonnent de nouveau ceux qui ont été dégradés, tout de même que si on ne leur avoit jamais donné l'ordre. Le Mariage n'est point mis non plus chez eux au nombre des Sacremens. C'est un contrat de vente. Les parens de la fille accordent avec celui qui la demande en mariage, le prix qu'il donnera pour l'avoir. Le prix d'une femme repudiée est moindre que celui d'une veuve, & le prix d'une veuve moindre que celui d'une fille. Quand le marché est fait, l'accordé se met à amasser ce qu'il a promis pour avoir sa Maîtresse. Il prend de ses sujets, s'il en a, ou leurs enfans, & les vend aux Turcs, ou argent comptant, ou pour des hardes. Pendant qu'il amasse ce qu'il doit donner, il a la liberté d'aller voir privément son Accordée, & ce n'est point un scandale qu'elle soit grosse avant que d'être épousée. Lors qu'il a amassé ce dont il est convenu avec les parens de la fille, il le leur porte. Ils font tous ensemble un grand festin ce jour-là, & c'est le commencement de la nôce. Les parens mènent le lendemain la fille à la maison de son mary, & luy donnent ordinairement, soit en esclaves, soit en bétail, soit en meubles, l'équivalent de ce qu'ils ont reçu de luy. Le 4<sup>me</sup> ou 5<sup>me</sup> jour des nôces la cérémonie se fait. Elle se fait selon le rit des Grecs, horsmis qu'elle ne se célèbre pas dans l'Eglise, mais sur la porte. Ils disent que quiconque a épousé une femme, ou sterile, ou de méchante humeur non seulement peur la repudier, mais qu'il le doit faire, parce que Dieu n'a pas fait ce mariage, Dieu faisant toutes choses bien, & ne faisant point de mariages, ou infructueux, ou de personnes dont les esprits soient divers & incompatibles.

Il n'y a personne parmy ce peuple ignorant qui entende la Bible, ou qui la lise, le nombre étant tres-petit de ceux qui savent lire ou entendre l'ancien Georgien, qui est le seul

Idiome

Idiome auquel ils ont l'Ecriture Sainte. Les femmes en savent un peu plus que les hommes, & racontent par fois des histoires de l'Evangile qu'elles ont lûes & apprises par cœur.

Leurs jeûnes sont presque les mêmes que les Grecs observent. Ils ont les quatre grands Carêmes, celui qui se fait avant Pasques qui est de 48 jours, celui qui se fait avant Noel qui est de 40, celui qu'on appelle de Saint Pierre qui dure près d'un mois, & celui que font les Chrétiens Orientaux en l'honneur de la Vierge qui est de 15 jours.

Ils font des signes de croix en certaines occasions; mais ils ne croient point que le signe de croix soit la marque du Chrétien. Ils mettent cette marque à boire du vin, & à manger du pourceau. Leurs oraisons ne s'adressent qu'aux Images, & ne regardent que les biens temporels, leur prospérité, & la ruine de leurs ennemis.

Ils font des sacrifices comme faisoient les Juifs & les Gentils. Le Prêtre prie sur la victime, & l'égorge. Lors qu'elle est cuite on la met sur une table. Tous les gens du logis une chandelle à la main sont debout autour, horsmis celui qui fait l'offrande qui se tient à genoux. Il encense le premier la victime. Les autres en font autant, & tous ensemble la mangent ensuite. Ils égorgent aussi des bêtes & des oiseaux sur les sepultures des leurs parens & de leurs amis, & versent dessus du vin & de l'huile. Ils font les libations tous les jours. Personne ne boit qu'il n'ait dit la tasse à la main un mot d'oraison, les yeux élevez au ciel, versant en terre un peu du vin qui est dedans.

Ils ne chôment point le Dimanche, & ne s'abstiennent guères du travail qu'aux Fêtes de Noel & de Pâques. Toute la sanctification des grandes Fêtes consiste chez eux à boire & à manger extraordinairement. La plus grande Fête qu'ils fassent, est lors que quelqu'Image doit passer par leur contrée, alors ils se mettent dans le plus bel ajustement qu'ils peuvent. Ils font festin, & ils aprestent un présent pour l'Image qui doit venir.

Cela suffit je pense pour faire connoître qu'il n'y a qu'un ombre de Religion chez les Mingreliens. Le manuscrit dont je l'ay tiré raconte les sortileges qu'ils mettent en usage. Les superstitions qu'ils pratiquent, & diverses coûtumes mêlées de Judaïsme & de Paganisme. Je les ay laissées là, n'y ayant trouvé aucun caractère d'esprit, n'y de sens commun; mais au contraire tout y étant extravagant. J'ajoute que tout

cc

ce que j'ay pû remarquer dans les cérémonies religieuses, & dans la créance des Mingreliens, est entièrement conforme à ce que j'en viens de rapporter.

Il faut que je dise un mot de leur deuil, c'est un deuil de desesperez. Lors qu'une femme perd son mary ou un proche parent, elle déchire ses habits, elle se depouille nuë jusqu'à la ceinture, elle s'arrache les cheveux, elle s'enleve avec les ongles la peau du corps & du visage, elle se bat le sein, elle crie, hurle, grince des dents, écume, fait la fureuse & la possédée, dans un excez épouvantable. Les hommes témoignent leur douleur d'une manière aussi barbare. Ils déchirent leurs habits, ils se font raser la tête & le visage. Ils se batent la poitrine. Le deuil dure 40 jours, étant furieux les dix premiers, comme je viens de dire, & diminuant après successivement. Durant ces dix premiers jours, les proches du mort, & une quantité d'hommes & de femmes de toutes conditions viennent le pleurer, cela se fait en cette manière. Ces personnes se rangent en ordre autour du cadavre, & déchirées, comme j'ay dit, elles se batent des deux mains la poitrine, crient, *Vaih, vaih*, les cris & les coups sont mesurez, & rendent un son effroyable. Tout cela forme une affreuse image de desespoir, qu'on ne peut regarder sans fremir. Il arrive tout d'un coup qu'on n'entend rien. Le deuil s'arrête & se tient dans un profond silence, & puis tout d'un coup le deuil fait un grand cry, & se rejette dans ses premiers emportemens. Le dernier jour qui est le quarantième, comme j'ay dit, on enterre le mort. On fait un festin à tous ses proches, à tous ses amis, à tous ses voisins & à tous ceux qui sont venus le pleurer. Les femmes mangent à part hors du lieu où sont les hommes. L'Evêque dit la Messe, & après prend de droit tout ce qui servoit à la personne du mort, son cheval, ses habits, ses armes, son argenterie, s'il en a, & les autres choses de cette sorte. Les deuils ruinent les maisons en Mingrelie. Cependant on est obligé de les faire ainsi solennellement. L'Evêque dit une Messe des morts par force pour le grand profit qui luy en revient. On vient pleurer le mort par force, afin de vivre quarante jours aux dépens de ce qu'il a laissé. Lors qu'un Evêque meurt, c'est le Prince qui luy fait dire la Messe des morts le quarantième jour du deuil, & qui prend tous ses biens hors les immeubles.

Voilà

Voilà ce que j'ay appris en Colchide sur la nature du pais, sur les mœurs & sur la Religion des habitans. Leurs voisins vivent & sont comme eux presque en toutes choses, si ce n'est que ceux qui sont plus proches de Turquie & de Perse ont les mœurs plus douces, & les inclinations plus équitables, au lieu que ceux qui sont plus proches des Tartares & de la Scithie, ont les mœurs plus barbares, n'ont ny idée ny extérieur de Religion, & n'observent aucunes Loix. J'ay parlé des Abcas & des peuples qui habitent au bas du Mont Caucase. J'en ay dit tout ce que j'avois appris. Je diray apresent ce que j'ay vû, & ce que j'ay oui de plus remarquable des autres pais voisins de Mingrelie. Ces pais sont la Principauté de Guriel, & le Royaume d'Imirette.

Le pais de Guriel est petit. Il confine du côté du Septentrion avec l'Imirette, & du côté d'Orient avec la partie du Mont Caucase que tiennent les Turcs. Il a du côté d'Occident la Mingrelie, & au Midy la Mer noire. Il s'étend le long de cette mer depuis le fleuve de Phase jusqu'à un autre fleuve qui passe à un mille de Gonie Château tenu par les Turcs, éloigné du Phase de quarante miles seulement. Le pais de Guriel ressemble en tout à la Mingrelie quant à sa nature, & quant aux mœurs des habitans. L'on y a la même Religion, les mêmes coûtumes, les mêmes inclinations à l'impureté au brigandage, & au meurtre.

Le Royaume d'Imirette est un peu plus grand que les pais dont je viens de parler. C'est l'Iberie des Anciens. Il est enfermé entre le Mont Caucase, la Colchide, la Mer noire, la Principauté de Guriel, & la Georgie. Sa longueur est de six vingt miles, sa largeur de soixante. Les peuples du Mont Caucase avec qui il confine, sont les Georgiens & les Turcs au Midy, & au Septentrion les Offi & les Caracioles que les Turcs appellent *Caracherkes*, c'est-à-dire, Circassiens noirs pour les raisons que j'ay dites. Ce sont ces Caracioles ou Circassiens noirs que les Europeens ont appellez *Funs*, qui firent tous ces ravages en Italie & dans les Gaules dont parlent les Historiens, & entr'autres Cedrenus. La langue qu'ils parlent est mêlée de Turc.

L'Imirette est un pais de bois & de montagnes comme la Mingrelie; mais il y a de plus belles vallées, & de plus délicieuses plaines. On y trouve plus facilement du pain, de la viande, des légumes. Il y a des minières de fer. L'argent y a cours. On y bat monnoye. On y trouve des Bourgs. Quant aux mœurs & aux coûtumes c'est aussi la même chose

C c

qu'en

qu'en Mingrelie. Le Roy a trois bonnes Fortereffes, une appellée *Scander* située sur le bord d'une vallée, & deux dans le Mont Caucase nommées *Regia* & *Scorgia*, toutes deux de tres-difficile accez, étant bâties en des lieux que la nature a ingenieusement fortifiéz. Le Phafe passe devant. Le Prince avoit il n'y a pas long-tems une autre Fortereffe bien plus importante appellée *Cotatis*, du même nom que tout le pais d'alentour, qui est peut-être celui que Ptolomée appelle la *Region Cotatene*. Les Turcs en sont apresent les Maîtres.

Le Royaume d'Imirette a long-tems tenu sous luy les Abcas, les Mingreliens, & les peuples de Guriel, après qu'ils eurent tous quatre ensemble secoué le joug des Empereurs de Constantinople premièrement, & puis des Empereurs de Trebifonde. Ces peuples se desunirent le siècle passé, & depuis leur revolte ils ont toujours fait la guerre entr'eux. Les plus proches des Turcs ont recherché son assistance. Il les a d'abord protegez, & enfin il les a tous rendus tributaries l'un après l'autre. Le Tribut du Roy d'Imirette est de quatre vingts enfans, filles & garçons âgez de dix à vingt ans. Celui du Prince du Guriel est de quarante six enfans de même sorte. Celui du Prince de Mingrelie est de soixante mille brasses de toile de lin faite dans le pais. Les Abcas avoient aussi été mis sous le tribut, mais ils l'ont payé peu de fois, & apresent ils ne le payent point. Le Roy d'Imirette & le Prince de Guriel envoient eux-même leur tribut au Pacha d'Akalzike. Un Chaoux vient prendre celui du Prince de Mingrelie. Lors que je passay à Akalzike on disoit que les Turcs vouloient prendre possession de ces pais-là, & y mettre un Pacha, ne sachant point d'autre moyen de remedier aux guerres continuelles qui les détruisent & les dépeuplent notablement. Les Turcs ne se sont pas souciez auparavant d'en prendre possession, parce qu'il est comme impossible d'y observer le Mahometisme, par la raison que ces pais n'ont rien de meilleur que le vin & le cochon, dont la Loy Mahometane deffend l'usage; joint que l'air y est mauvais, qu'il n'y a point de pain, & que le peuple y est épars, de façon qu'en quelque lieu qu'on pût bâtir des Fortereffes, chacune ne pourroit contenir dans le devoir que sept ou huit maisons. C'est pour ces considérations qu'ils ont laissé ces Provinces en leur ancien état, & qu'ils se sont contentez qu'elles leur servissent de pipinière d'esclaves. Ils en tirent sept ou huit mille chaque année. Des égards & des obsta-

cles

cles à peu près semblables empêchent apparemment les Turcs d'incorporer à leur Empire les vastes plaines de Tartarie & de Scithie, & les pais immenses du mont Caucase. Si les peuples qui les habitent étoient remassez en des villes & en des lieux forts, on auroit bien-tôt trouvé la voye de les reduire, & de les tenir sous le joug: Mais le moyen d'y tenir des gens qui changent de lieu tous les mois, & qui courent leur pais toute leur vie.

Le Prince de Mingrelie est le huitième depuis qu'elle s'est revoltée de la domination d'Imirette. Les Princes de Mingrelie s'appellent tous *Dadian*, comme qui diroit *Chef de la Justice*, de *Dad* mot Persien qui signifie *Justice*, d'où la première race des Rois de Perse a été appellée *Pich-Dadian*, c'est-à-dire, la *première Justice*, pour nous marquer que ce furent les premiers hommes que les peuples de ce grand pais établirent pour leur administrer la Justice, & maintenir chacun en la jouissance de son bien. Le Roy d'Imirette se donne le Titre de *Meppe*, c'est-à-dire, *Roy* en Georgien. Le *Meppe* & le *Dadian* se disent tous deux descendus du Roy & Prophete David. Les anciens Rois de Georgie s'en disoient descendus aussi, & le Kan de Georgie en ses Titres se dit de même issu de ce grand Roy par Salomon son fils. Le Roy d'Imirette se donne un autre Titre encore bien plus fastueux dans les Lettres qu'il fait expédier. Il se qualifie *Roy des Rois*.

Dés que nôtre vaisseau eut pris port à la rade *Disgaour*, comme j'ay dit, j'allay à terre avec le Marchand Grec qui me conduisoit. J'esperois d'y trouver des maisons, un peu de vivres, & quelque secours: cette esperance n'étoit pas mal fondée, puisque je voyois sept vaisseaux dans le port; mais je fus fort trompé, je ne trouvay rien de tout cela. La plage d'Isaour est toute couverte de bois. On y a esplanadé à cent pas du rivage un endroit qui en a deux cens cinquante de long, & cinquante de large, c'est là le grand marché de la Mingrelie. Il y a une ruë qui a de chaque côté une centaine de petites cabanes faites de branches d'arbres attachées les unes aux autres. Chaque Marchand en prend une. Il y couche & y tient boutique des choses seulement qui se peuvent vendre en deux ou trois jours. Celles qu'on a achetées, & celles qu'on ne voit pas apparence de vendre incessamment se gardent dans le vaisseau, à cause du peu de seureté qu'il y a en terre. Il n'y avoit autre chose en ce marché, ny pas une maison de paisan aux environs. Mon Conducteur dit à quel-

qués

ques gens qui étoient venus au marché d'apporter le jour suivant du Gorn, c'est ce grain dont l'on se sert au lieu de pain, du vin, & d'autres provisions. Ces païsans le promirent, mais ils n'en firent rien : je fus bien surpris & bien affligé de n'en point trouver, car les nôtres alloient finir, & de ne voir en ce marché que des esclaves enchaînez, & qu'une douzaine de gueux nuds l'arc & la flèche à la main qui faisoient peur. C'étoient les Douïaniers. Mais ma surprise & mon affliction augmentèrent fort, aprenant que les Turcs, & le Prince de Guriel venoient en Mingrelie, que chacun prenoit les Armes, & commençoit la guerre en pillant les maisons de ses voisins, & en enlevant les personnes & le bétail par tout où ils en rencontroient. J'avois fait un grand fonds sur les Missionnaires Théatins qui sont en Mingrelie lors que je pris la résolution d'y venir. Je m'assurois qu'ils auroient une maison où l'on pourroit être en seureté, & qu'ils me feroient promptement passer en Perse. Leur maison est à quarante miles d'Isagaour par terre. Par mer il y en a cinquante cinq. J'envoyay au Prefet de la Mission un Exprés, avec une lettre où je luy mandois que j'étois venu en Mingrelie, & que j'allois en Perse pour des affaires d'importance. Que j'étois chargé pour luy de lettres de recommandation, de l'Ambassadeur de France, du Residant de Genes, du Custode des Capucins de Grece, & du Facteur des Théatins à Constantinople, & que je le suppliois instamment d'envoyer quelqu'un qui me donnât les ouvertures nécessaires pour faire mon voyage. Je pensois faire marché en argent avec l'Exprés ; mais il le falut faire en toile. Mon Conducteur accorda avec luy à deux pièces de toile bleüe, à condition qu'il seroit de retour en deux jours & demi. Ces deux pièces coûtoient quatre francs à Caffa. Je retournay au vaisseau fort triste & fort affligé de me trouver dans un país où il n'y avoit aucuns vivres à acheter, où l'argent n'avoit point de cours, où l'on ne trouvoit point de logis pour demeurer. Tant d'esclaves de tous âges d'un & d'autre sexe, les uns enchaînez, les autres attachez deux à deux, ces Douïaniers & leur air brigand & assassin m'avoient rempli l'imagination de faveux. Je fis ferme pourtant, & m'esforçay autant que je pûs de dissiper toutes ces craintes.

Je n'en parlay ny à mon Camarade, ny à mes gens. Je leur dis qu'on m'avoit promis des vivres, mais qu'il étoit bon néantmoins de ménager autant qu'il se pourroit le peu qui nous en restoit.

Le

Le bruit de guerre, dont j'ay parlé, n'empêcha point les marchands de nôtre vaisseau de se débarquer le lendemain avant jour. Ils allèrent à terre, prirent chacun une cabane, & y portèrent des marchandises.

Le 18. à midy mon Conducteur vint au vaisseau, m'apporter la réponse du Prefet des Théatins. Elle étoit courte. Il me mandoit que dans deux ou trois jours il seroit au vaisseau avec une barque, & qu'il me serviroit de tout son pouvoir.

Le 19. sur le soir un nombre de Païsans qui se fauvoient passèrent par Isagaour, & y donnèrent une furieuse alarme, racontant que les Abcas que le Prince de Mingrelie avoit appelés à son secours contre les Turcs, pilloient & brûloient tout, & emménoient les gens & le bétail, & qu'ils n'étoient pas loin du port. Chacun en un instant se mit à charger ce qu'il pût dans les barques des vaisseaux. Il étoit tard, les vaisseaux sont à près d'un mile de terre. On n'y pût faire que deux voyages. Chaque Capitaine fit porter deux pièces de canon en terre. On les dressa aux avenues du marché, & toute la nuit on y fut sous les Armes. Je ne puis exprimer la grande affliction où un si malheureux, & un si subit accident me jetta. Je ne me sentoï point de fermeté à tenir contre. Ce qui me desespéroit, c'est que le Capitaine parla d'abord d'aller négocier chez les Abcas, & chez les Cherkes, & puis de retourner à Caffa. C'étoit pour être trois mois sur mer, & ne se retirer qu'à la fin de l'année. Le reculement de ma fortune que cette proposition me mettoit devant les yeux, le danger de perir, le manquement de vivres, l'impossibilité aparente d'en recouvrer, tout cela, dis-je, que je voyois distinctement n'étoit pas neantmoins ce qui faisoit ma plus grande peine. Elle étoit de voir le bien de mes amis que je croïois échapé de la Mer noire, & de la Turquie, exposé de nouveau à courir tous ces dangers, & moy réduit à essuyer les reproches & le mépris des gens, à m'entendre imputer pour fautes les accidens inopinez, & pour imprudence les mauvaises rencontres du tems. Mon accablement augmenta par l'abattement de mes valets & leurs imprecations, l'un contre la destinée, l'autre contre le país où nous étions, l'autre contre les gens qui m'avoient mis en tête la Mer noire; en un mot j'étois en une si profonde angoisse, que j'y devois être abîmé. Dieu m'en tira par sa grace. Il me fortifia le courage. Je rasfermis mes gens, mais leur patience ne duroit pas, c'étoit tout jour à recommencer; car la faim que nous souffrions

D d

souffrions

souffrions les rejettoit de tems en tems dans leurs emportemens brutaux.

Le 20. tous les gens de nôtre vaisseau & des autres qui étoient à la rade se rembarquèrent. Ils aimèrent mieux abandonner des laines, du sel, de la fayence, & d'autres pareilles marchandises, que de s'exposer à être pris des Abcas, qu'on les assuroit être proches. Ils l'étoient en effet; car à dix heures du soir nous vîmes tout le marché en feu, & le lendemain matin des gens y étant allez, ils ne trouvèrent que des cendres & des restes d'embrasement.

Dés que nôtre monde fut à bord, je tâchay d'acheter d'eux du biscuit, du ris, du beurre, des oignons, & des légumes seches: personne n'en vouloit vendre, appréhendant qu'il ne fallût retourner à Caffa, toutes fois à force d'argent je tiray de divers marchands soixante livres de biscuit, un peu de légumes, huit livres de beurre, & douze livres de ris. C'étoit bien peu pour six personnes, le bon ménage le fit durer plus long-tems que je ne croyois. Il y avoit dans nôtre vaisseau du poisson sec en abondance, nous ne mangions presque d'autre chose. J'étois merveilleusement contant quand j'avois fait faire à mes gens un repas sans pain, je contoïis cette abstinence pour une aventure de jour heureux.

Le 27. voyant que le Préfet des Théatins n'étoit point venu, & ne sachant ce que je devois attendre de sa part, j'exposay à mes gens le besoin qu'il y avoit qu'un d'eux l'allât trouver, parce qu'il n'y avoit que luy qui nous pût garantir des maux qui nous menaçoient, & nous tirer de ceux que nous endurions, & qui redoubloient chaque jour. Nôtre manquement de vivres & leur desespoir plus que toutes mes raisons les persuaderent. Un d'eux s'offrit à aller trouver les Théatins. Il y avoit alors à nôtre vaisseau une barque d'Anarguie, c'est un village sur le bord de la mer qui n'est qu'à vingt miles de *Sipias*, lieu où demeurent ces Religieux. Cette barque étoit venue charger du sel, le valet que j'envoyois se mit dedans, je luy donnay quatre ducats d'or, de l'argent, de la mercerie, & le chargeay de toutes les lettres que j'avois pour le Préfet des Théatins. Jen usois ainsi, afin que la recommandation de tant de personnes, les unes de qualité, les autres de ses amis le poussât à nous secourir dans la peine extrême où nous étions, je la luy manday fort amplement, le conjurant de m'aider s'il le pouvoit. Je luy mandois aussi que l'homme que je luy envoyois avoit de l'argent, dont je le suppliois de se servir, que je ne désirois de luy que sa

peine

peine, de laquelle encore je ne manquerois pas de luy tenir compte.

Le 4. d'Octobre au matin le valet que j'avois envoyé revint, amenant avec luy le Préfet des Théatins, j'ay déjà dit qu'il se nomme Don Marie Joseph Zempy, & qu'il est de Mantoüe, je courus le saluer & l'embrasser. Voicy la première chose qu'il me dit: Dieu pardonne, Monsieur, aux gens qui vous ont conseillé de venir icy, le mal qu'ils ont attiré sur vous, vous êtes arrivé dans le plus méchant & dans le plus barbare pais du monde, & le meilleur party que vous puissiez prendre est de vous en retourner à Constantinople par la première commodité. La joye que le Pere nous avoit causée par sa venue nous fut ôtée par ce discours. Je le menay dans ma cabane, & là avec mon Camarade nous délibérâmes de ce qu'il falloit faire. Nous le merciâmes d'abord de la peine qu'il avoit prise de venir de si loin. Il me dit qu'il seroit venu au tems qu'il avoit promis, mais que la guerre & l'irruption des Abcas avoient rendu les chemins si dangereux, qu'il n'avoit osé s'exposer; je luy dis ensuite, que le discours qu'il m'avoit tenu, en me faisant l'honneur de m'embrasser, me desespéroit, & que je le suppliois de me dire s'il ne venoit pas nous prendre, & nous emmener en sa maison. Il me répondit qu'il étoit venu pour nous servir en tout ce qu'il pourroit, qu'il nous meneroit chez luy si nous le désirions; mais qu'il étoit bien-aisé de nous faire connoître la nature du pais où nous voulions passer. Qu'il n'y avoit point de pain, & que dans le tems présent on n'y trouvoit aucuns vivres, que l'air y étoit mal-sain, & le peuple si méchant, que cela n'étoit pas concevable. Je luy dis que nous avions une Lettre de recommandation pour le Prince de Mingrelie. Il me repliqua que ce Prince de Mingrelie étoit tout aussi méchant, un aussi grand brigand, & aussi franc voleur que ses sujets. Il nous conta là dessus qu'il y avoit trois ans que revenant d'Italie il apporta beaucoup de presens pour ce Prince, pour la Princesse sa femme, pour le Visir, & pour les principaux de la Cour, qu'il leur distribua, donnant presque tout ce qu'il avoit; que bien loin d'être contents, le Prince envoya enlever le peu qu'il avoit gardé, & qu'encore qu'il soit son Medecin, & de tous les Grands, le Visir le fit mettre peu après dans un cachot, la chaîne au col, & les fers aux pieds, pour avoir de l'argent, & qu'il ne se retira des mains de ce Tigre qu'en luy donnant 40 écus. Ce que je vous dis, Messieurs, ajouta-t'il n'est point du tout pour vous renvoyer, c'est seule-

ment